

# Eudia

SÉRÉNITÉ



## LA VIE HUMAINE

L'ascension de l'être à la condition humaine est l'un des stades les plus marquants de sa carrière évolutive. Jusqu'au stade animal, il possède un instinct, souvent très sûr, une sorte d'intelligence parfois très avisée et pleine de malice, mais il est plus que vraisemblable qu'il n'a pas encore accédé à la responsabilité. Ses perfectionnements lui sont comptés, mais ses fautes ne lui sont pas complètement imputables — si même elles le sont partiellement. La formation de l'animal dépend de celui qui le dresse; la direction de l'être humain ne relève que de lui-même.

Non qu'il faille réduire en quoi que ce soit l'importance de l'éducation. Bien au contraire, une direction intelligente et ferme au début de la vie est l'un des grands bienfaits qui puissent advenir à une créature intelligente. Mais, si les circonstances adverses s'y opposent malencontreusement, il appartient à l'homme ou à la femme dignes de ce nom de réparer les lacunes de leur éducation première et de la suppléer par un travail d'autant plus acharné que le besoin s'en fera plus fortement sentir.

Cela est vrai dans le domaine social et mondain où, à mesure qu'il fait son chemin dans la vie, l'être qui aspire à s'élever



s'aperçoit de ce qui lui manque et fait effort pour l'acquérir. Mais à quel point cette déficience est plus sensible, quand il s'agit de la vie initiatique ! L'être qui a découvert cette orientation magnifique et qui brûle du désir d'y accéder voit tout de suite quel labeur s'impose à lui pour aboutir à ce qu'il veut. Certes, il possède des dons et des facultés, mais ces dons et ces aptitudes sont comme un trésor enfoui. Il faut qu'il en découvre la nature et l'étendue. Et, une fois qu'il s'en est rendu un compte exact, il faut qu'il développe complètement, harmonieusement, ce qui était encore en germe. Il faut qu'il conduise à sa floraison cette plante dont il a longtemps ignoré jusqu'à l'existence.

Il est intéressant, pour le psychologue et plus encore pour l'adepte, de suivre les progrès qui s'accomplissent quotidiennement dans le cœur et dans l'âme de celui qui cherche sa voie initiatique. Il se peut que, dans ses débuts, il ne possède que des facultés brutes, assimilables à cet instinct, à cette acuité de sensation qui distinguent le primitif et le placent bien souvent au-dessus du civilisé. Mais de tels dons ne pourraient servir à une formation réelle. Tout au plus, ils pourraient être utilisés par un maître plus avide de réaliser des phénomènes que de mettre des êtres intelligents sur le chemin de la vérité. Or, le phénomène, quel que soit par ailleurs son intérêt, ne peut et ne doit pas être considéré comme le but de nos recherches, non plus que les illustrations d'un livre ne doivent être préférées au texte. Ici, le tort serait d'autant plus grave que les illustrations, si j'ose continuer cette comparaison, ne dépendant pas de celui qui les a faites, ne peuvent rien ajouter ni à son mérite, ni à ses facultés.

Ce qui importe, dans une telle situation, c'est de prendre conscience du monde intérieur de la même manière et dans la même proportion que l'enfant prend conscience du monde extérieur. Il faut que l'être sente qu'il est en rapports constants, en rapports qui peuvent et doivent être sans cesse agrandis, avec des Forces magnifiques, pleines de bonté à son égard. Ces Forces, il en pressent vaguement d'abord la présence, mais cette présence devient pour lui une constatation aussi sensible qu'une présence réelle. Il sait que des êtres de lumière sont autour de lui, qui s'intéressent à son évolution ; mais il sent aussi combien cette évolution est longue et pénible. C'est à ce stade qu'il court le plus de risques de se décourager. Il est bon qu'à ce moment une main fraternelle, une intelligence amie, un cœur dévoué le réconforte, car il exagère l'humilité ; il se sent indigne du bien auquel il aspire et peut-être remettrait-il



indéfiniment les résolutions utiles s'il ne se sentait appuyé par ceux qui savent mieux que lui.

Souvent succède à ce stade un moment d'outrecuidance tout aussi préjudiciable, plus préjudiciable même, car le futur adepte, confiant en lui-même plus qu'il n'en a le droit, se lance à tort et à travers dans une voie qui n'est pas toujours sans dangers. C'est alors qu'il cherche à savoir pour savoir, à agir pour agir et, surtout, pour montrer de quoi il est capable. Il serait fâcheux qu'il perdît le sentiment de la mesure et le contrôle sur soi-même, car c'est sa meilleure boussole. C'est à ce moment là que son guide et ses maîtres lui sont le plus nécessaires. Outre qu'il risque de s'élancer inconsidérément à l'assaut des moulins à vent, de courir des risques inutiles qui peuvent l'atteindre même physiquement, il risque aussi de s'arrêter beaucoup trop tôt dans sa recherche, se croyant déjà au sommet, lorsqu'il n'est même pas parvenu à mi-côte. Ce qu'il abandonne alors, il devra le reprendre dans ses existences ultérieures ou peut-être il paiera le peu de cas accordé aux bons avis et aux bons appuis du retrait de ces forces dont il n'a pas su faire usage.

Ce stade de l'évolution humaine correspond à l'adolescence qui se laisse souvent emporter par l'exubérance de sa force et se croit au-dessus de tout le monde, justement parce que cette force lui est accordée et qu'elle n'en voit pas les travers. Mais la maturité vient à l'esprit de la même manière qu'elle se produit pour le corps. Il semble tout d'abord qu'il y ait une diminution des énergies; mais, à l'user, on voit bien vite que cette diminution n'est pas refroidissement mais réflexion, utilisation meilleure des forces mises en œuvre, et, si quelque chose de la spontanéité primitive a disparu, c'est bien peu tandis que la sagesse acquise permet une bien plus vaste et plus pratique mise en œuvre de tout ce qui demeure.

Cette sagesse n'est nullement une question d'âge, j'entends d'âge en cette vie. Il est des êtres qui, ayant déjà préparé de longue date ce qu'ils doivent accomplir ici-bas, se trouvent presque immédiatement sur le chemin qu'ils doivent suivre. Il en est de la voie initiatique comme de toutes les autres formes de notre activité: il est des prédestinés qui l'ont déjà acquise et méritée, comme Pascal qui savait la géométrie avant de l'apprendre ou comme Mozart qui composait des mélodies charmantes à l'âge où les autres enfants rêvent de billes et d'images.

Mais, si cette maturité qui sent toute la nécessité de l'effort peut exister dès la jeunesse, il faut la mettre en pratique dès qu'on en sent l'éveil. A quoi bon perdre son temps dans une



vie terrestre dont les heures nous sont mesurées? Pourquoi attendre pour cueillir ce qui nous est si libéralement offert? Ne savons-nous pas que, si nous laissons passer l'heure, elle se fera attendre ensuite? Si nous la laissons fuir quand elle nous offre toutes les garanties d'un travail utile sous une conduite affectueuse, ne faudra-t-il pas recommencer les épreuves et peut-être en des conditions bien moins heureuses?

Car l'initiation, le retour à la vie divine est le véritable but, le seul but de la vie humaine. Tout ce qui nous vient de l'extérieur peut nous apporter un contentement, nous donner quelque joie fugace, mais il n'est qu'un bonheur véritable, c'est celui qui naît de notre parfaite réalisation, et cette réalisation, c'est seulement par l'initiation que nous pouvons l'accomplir.

Ce qui nous distingue de la vie animale, c'est la conscience de notre âme et les responsabilités qu'elle nous crée. Seul de tous les êtres visibles, l'être humain est sujet à l'erreur. C'est à la fois sa faiblesse et sa force. Il ne doit plus compter sur les forces de l'instinct, inspiration presque divine. Tout ce qu'il doit faire, il le fera par ses seules forces, par ses seules lumières; et elles sont bien trop faibles pour qu'on puisse s'y confier.

Mais, si nous ne pouvons compter exagérément sur nous-mêmes, nous savons, à n'en pouvoir douter, que pas un de nos efforts n'est inutile et que c'est justement par nos erreurs, lorsque nous les réparons et rétablissons les choses en leur droiture, que nous parvenons le plus vite à trouver la vérité. « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence ». C'est que le pécheur repent a fait lui-même ses expériences, a reconnu son erreur et s'en est corrigé par son propre effort.

Eudiaste, tu es passé par tous ces stades. Tu as senti combien te laissait désemparé le vain savoir humain, et c'est seulement sur la voie initiatique que tu as recouvré la lumière et la paix. Depuis le jour où tu es entré dans la voie, tu as senti qu'un élément nouveau se faisait jour en ton âme et en ta pensée. Maintenant, au fur et à mesure que tu avances, des horizons nouveaux se déroulent devant toi et tu t'aperçois de ce qui te manque, mais aussi de ce qui t'a été apporté par les Forces amies qui l'entourent et que tu connais maintenant. Comment douterais-tu de ton devenir, maintenant que tu te sais aidé par de telles puissances? Il ne te reste qu'à suivre la voie droite, même si elle te semble ardue et si tu sens la fatigue t'envahir par degrés, malgré l'espoir qui te soutient.



Endiaste, seule l'initiation peut développer en toi les facultés et les forces qui te feront homme parfait. Ce ne sont pas les forces physiques, auxquelles pourtant on accorde de nos jours une si grande importance, qui sont le couronnement de ton être. Même si tu leur as donné l'accroissement le plus habile, ces forces deviendront faiblesse à mesure que tu avanças en âge. Là n'est pas ta vie; là n'est pas ton avenir.

Ce n'est même pas le savoir et l'intelligence qui te donneront la véritable lumière. Certes, ce sont des facteurs puissants du développement auquel tu aspires, mais ils seront inutiles, si tu ne peux en prendre thèse pour te perfectionner toi-même.

Tu le sais, et tu le sauras toujours davantage, à mesure que tu t'élèveras dans les grades initiatiques, l'être humain comporte des forces et des énergies qui surpassent de beaucoup ce que le vulgaire en pense. C'est seulement quand toutes ces forces, quand toutes ces énergies auront fleuri comme elles doivent que tu seras véritablement un être humain, de même que ton corps n'a été complet que parvenu à l'âge adulte, de même que la plante n'est parfaite qu'au moment de sa floraison.

L'être humain que tu es, Eudiasle, tu le connais déjà mieux, mais tu peux le connaître chaque jour davantage, d'une part, en développant tes pouvoirs psychiques, d'autre part, en développant en ton âme la présence du Divin. Alors tu le sentiras toujours davantage se préciser en toi, à mesure que tu élèveras ta pensée, à mesure que tu purifieras ton esprit et tes désirs. Si l'être humain a été fait à l'image de Dieu, tu ne dois pas oublier que cette splendeur a été obnubilée par l'antique déchéance, et c'est seulement par ton effort patient et désintéressé que tu peux la faire revivre, purifiée de ses souillures.

Agis ainsi. Entraîne sur le chemin qui t'a été ouvert toutes les âmes qui se cherchent. C'est seulement quand tous les êtres humains auront retrouvé leur voie, quand la première créature intelligente aura été reconstituée, que la paix sera faite entre le ciel et la terre et que tout mal sera racheté. C'est pour hâter une fin si heureuse que toutes les initiations qui ont un fond commun ont été mises au jour, ont montré aux meilleurs la route de la perfection. Il faut que cette route amène vers le Bien tout l'ensemble des êtres. Alors, le but sera bien proche. Alors nous pourrons espérer la paix parfaite sur le monde, la Sérénité:

EUDIA

Henri DURVILLE

---



# LE CHANT DES VAGUES

par M. Philippe DELEUIL

---

Au bout de la jetée, immobile, j'écoute.  
Les vagues avec force assaillent les piliers,  
Et s'écrasent contre eux, retombant goutte à goutte.  
Ces gouttes que je vois, elles sont par milliers.

Innombrable est leur nombre. Elles sont anonymes.  
Nul ne peut les connaître; et pourtant, cette Loi  
Qui régit l'Univers d'une façon sublime,  
Est pour elle la même, aussi bien que pour moi.

Et la goutte anonyme, oubliant sa personne,  
Se conforme sans cesse au Rythme qui la prend.  
Elle est la mer si douce; au ciel bleu qui moutonne,  
Elle est le blanc nuage à la merci du vent.

Elle est la pluie aussi, quand le nuage crève;  
Elle fait la rosée aux matins merveilleux;  
Elle est source, ruisseau, fleuve encore; elle achève  
Son cycle dans la mer, dans les fiots orgueilleux.

Et la goutte sans nom vient chanter avec joie,  
En mêlant son murmure au murmure infini  
De la vague argentée où le soleil flamboie.  
Le chant de cette goutte, au concert, s'est uni.

Et nous, pauvres humains, nous sommes, sur la terre,  
Anonymes aussi. Nous venons un beau jour  
De l'au-delà sans borne où règne le mystère.  
Sachons aussi chanter au rythme de l'Amour.



Sachons, comme la goutte, accepter dans la Vie  
Le Destin qui nous guide. Infiniment petit  
Aux yeux du Monde immense, une Loi nous convie  
D'accorder notre rythme, un moment perverti.

La terre est une goutte inc'use dans le Monde.  
Elle roule sans cesse, en suivant un chemin  
Que la Loi dut fixer. Même la Lune blonde  
Est une goutte d'or dans l'immense bassin.

Et tous, nous poursuivons une route inconnue.  
Nul ne sait l'avenir et quel sera le but  
Qu'il atteindra plus tard, lorsque, l'heure venue,  
Il aura jusqu'au bout payé tout son tribut.

Comme la goutte d'eau qui chante et m'éclabousse,  
Sachons chanter aussi, sachons rester heureux,  
Acceptant notre sort, car la vie est bien douce  
A celui qui sait lire au Livre savoureux.

Anonyme, oui, c'est vrai, dans la foule innombrable,  
Mais nous formons un Tout, comme la goutte aussi.  
Remplissons notre rôle en rendant agréable  
L'union mutuelle, évitant tout souci.

Formons donc un faisceau qui s'élève sans cesse,  
Aspirant vers la cime où brille depuis toujours  
La Lumière de Dieu, dont un rayon s'abaisse  
Vers tous ceux que la Vie a conduits jusqu'au jour.

Et la vague qui chante au pied de l'estacade  
Me dit que l'Espérance est le soutien très sûr  
Qui permet de monter vers un lumineux stade  
Où règne la Beauté, dans l'Amour le plus pur.

Ainsi que cette vague, anonyme, je roule,  
Je me mêle un moment au courant qui descend;  
Mais nul ne me connaît au milieu de la foule,  
Car je suis comme un autre,... et pourtant, différent.

Mon rôle est de m'unir: je m'unis avec joie,  
Car je sais maintenant, qu'en suivant ce chemin,  
J'ai trouvé sans erreur, la véritable Voie,  
Celle qui fut écrite au Livre du Destin.



Goutte sans nom, c'est moi qu'à mes pieds je regarde  
En contemplant la mer, dont le flux, le reflux  
Se succèdent toujours. Et la vague est bavarde  
Pour celui qui comprend son murmure confus.

Chante toujours, ô mer, en t'agitant sans cesse.  
La Vie est dans ton sein. La Mort n'existe pas.  
Tout remue et tout vibre et qu'on meure ou qu'on naisse,  
C'est toujours le même être en dépit du trépas.

Comme la Terre tourne et subsiste la même,  
Nous poursuivons un cycle où la nuit et le jour  
Sont la vie en ces lieux, prise pour Bien suprême,  
Ou la vie au-delà dans le secret séjour.

Qu'elle soit lumineuse ou qu'elle soit mystère,  
Elle est toujours la Vie aux aspects différents,  
Mais unique sans cesse. Aujourd'hui sur la Terre,  
Demain dans l'Inconnu, nous sommes des errants.

Mais notre route existe et nous devons la suivre  
En acceptant la Loi qui régit l'Univers.  
Savoir s'y conformer, c'est aussi savoir vivre.  
Et c'est là la leçon que me chante la mer.

1933

Philippe DELEUIL





## L'ÂME

---

Quoi qu'il soit plus subtil que le corps, le Double fait encore partie de l'enveloppe matérielle. Il reste comme un agent de liaison entre le visible et l'invisible; il participe à nos passions, à nos désirs et à nos haines; il est à la frontière de la vie spirituelle, mais il n'y entre pas encore. Il est appelé à disparaître avec la forme de l'être qu'il a animé et qu'il perpétue en ses linéaments.

Il en est tout autrement de l'âme. Elle est en nous la force active et sentimentale, celle qui nous porte à vouloir, pour des motifs plus ou moins élevés — et qui devraient toujours l'être, — modifier ce qui existe et l'adapter selon nos vœux. C'est, selon les initiations philosophiques et religieuses, la partie féminine de notre être invisible: l'Eve qui perd et qui sauve, qui se laisse séduire aux apparences, mais qui peut aussi donner aux apparences la véritable réalité.

Dans les peintures égyptiennes, quand sont représentés les rites funéraires, nous assistons à la psychostasie, à la pesée de l'âme, et sa figuration nous fait bien comprendre à quel point cette âme est l'animatrice de notre vie sentimentale. Dans la psychostasie, l'âme prend la forme d'un cœur. Pour souligner encore cette féminité de notre partie animique, le suppliant de qui le sort se joue à cette minute suprême s'écrie: « O mon cœur, ô mon cœur de ma mère, ne témoigne pas contre moi! » Et c'est la déesse Maât, celle qui est la raison et justice, qui est opposée à ce cœur, dans l'autre plateau de la balance.

Tout est symbole dans ce rite, mais, surtout, cette opposition harmonieuse de la justice et du sentiment. C'est par une



erreur inconcevable qu'on en a voulu faire des forces ennemies; il ne peut y avoir inimitié entre les composantes d'un même être. Ce n'est ni opposition ni haine qui existent entre les diverses parties de notre personne: c'est une harmonie parfaite, née d'une sage et hiérarchique subordination. La raison doit commander à l'âme comme l'âme commande au corps et ce par les mêmes motifs: l'être supérieur doit commander à l'inférieur dans la mesure où il est plus dégagé de la matière. Ainsi dirigé, notre être aboutit à sa perfection, autant qu'il nous est permis de le désirer, dans la mesure où nous sommes capables de nous réaliser en nous rapprochant toujours davantage de la vie spirituelle.

Est-ce à dire que la vie sentimentale soit ennemie de la raison et que nous devions entreprendre de la détruire comme firent les stoïciens? Loin de nous cette idée absurde. Supprimer une partie aussi importante de notre être, c'est en détruire l'harmonie. L'âme est, pour la plupart des êtres, le principal facteur de vie. Non seulement de la vie sociale et familiale où le sentiment a tant de place, mais encore de la vie spirituelle où nous entrons plus souvent par l'amour du bien et du beau que par les lois de la raison. Et, même quand ces lois sont découvertes et ont pris sur et en nous l'autorité prépondérante, c'est l'âme, c'est le sentiment qui nous donnera les élans, les enthousiasmes nécessaires pour nous libérer de ce corps matériel, pour nous faire atteindre d'un vol les régions calmes où fleurit le jour.

C'est pourquoi, dans les figurations égyptiennes, l'âme est aussi représentée par l'oiseau Bennou, le bel oiseau à face humaine que l'on voit s'élancer du corps de l'adepte endormi dans la mort fictive pour visiter les régions invisibles et qui revient à son réveil lui rapporter le souvenir de ce monde où le corps ne pénètre point et dont le monde visible, dans sa splendeur la plus parfaite, n'est encore que la bien pâle et bien défectueuse image. C'est quand il avait reçu la communication directe de ce voyage de découvertes que l'adepte pouvait rentrer dans son corps. En vain, par la suite, les tentations de la vie matérielle pouvaient se présenter à lui, le souvenir à jamais ineffable de ce qui est la vérité les rendait inefficaces, incapables de le séduire. Pour quelques instants d'un plaisir rapide et grossier, il ne pouvait risquer de perdre ces magnificences éternelles.

Il savait, en outre, que rien ne lui était plus facile que de recommencer l'épreuve, de projeter au-dehors de lui cette âme sensitive devenue aussi obéissante au commandement de sa



raison que l'oiseau bien dressé au commandement du faucon-  
nier. Celui-ci ordonne au faucon de partir à la chasse et il y va;  
il lui présente le poing et l'oiseau vient s'y poser tout de suite.  
Ainsi fait l'adepte pour son être intérieur; ainsi, il l'envoie vers  
ce qu'il veut saisir intellectuellement, il l'envoie toujours plus  
haut, de telle sorte que ses acquisitions deviennent chaque  
jour plus profitables et plus faciles, puisque une fois atteint  
le monde intellectuel, l'oiseau Bennou se soumet de plus en  
plus — et de plus en plus aisément — à la raison.

Cet oiseau de l'âme nous fait comprendre à quel point notre  
sensibilité peut être utile à notre développement et à quel point  
elle a besoin d'être dirigée. Sans elle, nous ne serions que froid  
raisonnement trop disposé à la sécheresse et à l'égoïsme. C'est  
ce qui advient très souvent avec les adeptes des religions et des  
initiations orientales. Pour eux, tout ce qui est sensibilité,  
amour, affection, est plus ou moins coupable et, sinon coupable,  
tout au moins, prompt à entraver les mouvements de l'esprit.  
Le premier effort consiste à se détacher complètement de toute  
vie sentimentale. Il ne doit plus exister de rapports entre pa-  
rents et enfants, entre amis, moins encore entre mari et femme,  
car, ici, le sentiment se teinte de concupiscence. Tout désir est  
mauvais, toute affection nuisible. L'être humain ne doit déve-  
lopper que son être mental, au détriment de tout le reste. Il  
en résulte un déséquilibre qui nuit à l'harmonie de la création.

Or, ce que nous devons chercher, ce n'est pas un déséqui-  
libre par la suppression de parties de notre être qui ont été  
faites pour vivre ensemble et se servir les unes les autres, mais  
une hiérarchie qui met toute chose à sa place et fait servir cha-  
cune au développement de toutes. Bien loin que notre âme sen-  
timentale nous puisse entraver, quand elle a été soumise à un  
judicieux entraînement, elle est faite pour nous prêter des for-  
ces énergétiques, un élan, une envolée que la raison ne nous  
donnerait pas. La détruire, c'est agir comme un cavalier qui,  
pour se démontrer la supériorité de l'homme sur la bête, tue-  
rait son bon cheval afin d'aller plus vite.

L'âme nous est d'un grand secours. D'abord, parmi le nom-  
bre infini des êtres humains, il en est extrêmement peu qui  
puissent se considérer comme en pleine possession de leurs  
forces mentales, qui puissent être certains non seulement de  
la suppression de la sentimentalité, mais même de sa subor-  
dination à la partie raisonnable. Il en est de ceux-là même chez  
des êtres tout à fait supérieurs comme les grands artistes, les  
poètes, et même les saints qui ont trouvé le chemin de l'Absolu  
par la route de l'extase. Ceux-là sont les élus de l'Amour et,



au jour venu, ils rencontreront la Justice afin que l'Harmonie primitive soit entièrement reconstituée.

Mais, même pour les autres, c'est par le développement, par la mise en œuvre de l'oiseau Bennou qu'ils atteindront à la perfection qui est le but. Certes, l'intelligence, la raison, le sens de la mesure et de la justice sont de puissants facteurs; mais, pour en revenir aux rites de la psychostasie, ce n'est là qu'un des plateaux de la balance et il est aussi nuisible à l'harmonie de créer un excès de ce plateau que de l'autre. C'est seulement le sentiment, c'est l'oiseau de l'âme qui nous emportera hors des limites de ce monde, qui nous fera franchir des obstacles qu'il est dans la nature de l'intelligence d'exagérer plutôt que de les aplanir. C'est, du point de vue expérimental, le rôle de la musique sacrée; c'est, du point de vue moral, le rôle de l'art et de la charité; c'est, du point de vue de notre propre développement, le rôle de l'enthousiasme.

Il nous faut sortir de nous-mêmes, si nous voulons aboutir à une évolution utile, à une utilisation rythmique de toutes nos forces, de toutes nos possibilités, selon cette adhésion au plan supérieur et divin, qui est le guide de l'adepte.

Eudiaste, tu sens en ton âme les ailes impatientes de cet oiseau splendide; il ne demande qu'à ouvrir toutes grandes ses ailes enflammées pour t'emporter plus haut que les laideurs de cette vie, pour te guider vers les splendeurs de ce Temple auquel tu aspires. Et vois à quel point cette âme qui t'a été donnée t'est nécessaire dans la voie. Tu as déjà trouvé, tu trouveras encore bien des obstacles sur ta route. Si tu ne vois que ton intérêt, si tu te contentes de ta raison, tu te diras que ces obstacles sont bien forts, que tes forces sont bien petites pour les vaincre et les surmonter. C'est là une pierre d'achoppement qui a fait tomber de plus forts que toi.

D'autres, plus simples peut-être, ont regardé seulement le Temple qui resplendit sur la hauteur. Les obstacles ont été les mêmes, mais ils en ont détourné leur vue; ils n'ont pas voulu connaître la crainte. Ils ont senti que leur désir était pur et désintéressé, puisqu'ils ne voulaient que la Lumière, qu'ils ne la voulaient pas pour eux seuls, mais pour la verser sur le monde. Transportés par l'Amour, ils ont détourné leurs yeux de ce qui les gênait. Ils ont écrasé les épines sous leurs pieds nus; ils ont écarté les rochers avec leurs mains ensanglantées; leur enthousiaste passion de la Lumière leur a donné la force de sentir à peine la douleur de leur chair déchirée. Ils ont laissé l'oiseau de feu planter ses serres dans leur chair et les emporter où ils voulaient aller coûte que coûte. Ils sont arrivés



au Temple, brisés sans doute, mais heureux. Même s'ils en devaient mourir, le baiser de la Lumière est assez désirable pour que tout sacrifice paraisse faible à qui l'obtient.

Cependant, je ne te conseille nullement d'aller au-delà de tes forces. Au contraire, je t'ai toujours dit de mesurer ton action à ton pouvoir — parce que je sais à quel point ton pouvoir s'agrandira dans la mesure de ton amour.

Il n'est que d'aimer, et l'amour revêt toutes les formes dans la vie spirituelle, à la seule condition de l'épurer de tout ce qui passe et qui l'alourdit. C'est parce qu'on confond avec le véritable amour toutes les passions les plus terrestres que le nom de l'Amour est le mot le plus avili de tous les langages.

Il t'est bien facile, Eudiasse, de savoir dans quelle mesure l'Amour auquel tu songes est celui qui peut t'élever, pareil à l'aigle de Ganymède, jusqu'aux plus sereines hauteurs. Dès qu'il s'attache aux voluptés charnelles, l'Amour est un amour qui passe. Dès qu'il recherche son contentement sans se soucier de créer des peines, de causer des larmes et des déceptions, c'est un amour si inférieur qu'il n'est pas digne de toi.

Dans les êtres que tu chéris, dans les affections qui te sont permises, cherche premièrement le bonheur d'autrui : le tien te sera donné par surcroît. Dans ce bonheur d'autrui, cherche d'abord les joies spirituelles, les élans qui conduisent l'être jusqu'à ce sommet idéal auquel tu aspires pour toi, vers qui tu dois guider les autres. Si rien, dans l'affection qui t'est douce, ne te détourne de ce but, si, au contraire, ton affection est un appui pour toi sur cette pente ardue, et si, surtout, elle aide l'être aimé à se diriger sur la voie, alors tu es dans la vérité.

Mais, dans cet amour des êtres muables, ton âme ne peut rencontrer son entier accomplissement. Seul, le Divin peut la combler, car c'est pour lui qu'elle est créée. Sans te détacher des amours permis, tu le sentiras à mesure que tu monteras vers le Temple. Peu à peu, tu sentiras que les êtres changeants, même les plus aimés, ne sont que des êtres comme toi en quête de la Vérité absolue et immuable et, uni à eux, tu feras effort, animé d'un saint enthousiasme, vers les clartés qui ne changent pas. Alors, tu sentiras ton âme ouvrir ses ailes en plein ciel, pareille à l'épervier sacré. Tu la sentiras planer au-dessus des troubles et des vicissitudes, allégée de peines, riche en bonheur, en tendresse et en Sérénité :

EUDIA

Henri DURVILLE

---



## La Vie élémentale & la Saint Jean d'Été (1)

par Mme Anne OSMONT

---

Si nous considérons l'Univers comme un être vivant fait sur un modèle assimilable à celui de l'être humain; en un mot, si nous reprenons l'antique théorie par laquelle le Microcosme et le Macrocosme sont le reflet l'un de l'autre, il nous sera facile de comprendre le monde élémental en son essence et en son rôle. Il nous suffira de voir dans ce monde si particulier, plein d'enchantements et de pièges, l'équivalent immense de notre corps astral. Comme dans cette partie de nous-mêmes, si puissante et si mal connue, des images, des sensations, des songes, entourent des puissances réelles, formidables parfois, et auxquelles nous devons commander et commander strictement, si nous ne voulons pas leur être soumis. C'est ce que Léon Daudel appelle, avec autant de bonheur que de précision « le Monde des Images ». En effet, la même force peut prendre les aspects les plus variés. Dans notre monde intérieur, nous pouvons nous rappeler de quelles séductions le désir peut parer l'action la plus malencontreuse. Et, dans le monde élémental, nous devons nous souvenir des précautions prises par les vieux grimoires. Quand ils font appel à ces êtres mal définis qui président aux éléments, les anonymes auteurs des formules consacrées ne manquent jamais de leur demander qu'ils apparaissent sous une forme agréable, sans causer ni bruit ni terreur.

Il n'est pas d'initiation qui ne reconnaisse l'existence du monde élémental, qui n'en prévoie les attraits et les dangers, qui ne recommande à l'adepte d'en conserver toujours la maî-

---

(1) Causerie faite à la Société psychique de Lausanne.



trise, afin que l'expérience intentée ne « tourne à vitupère et malencontre », comme disent les vieux auteurs.

C'est de la Kabbale hébraïque que nous viennent les quatre animaux sous la forme de qui nous avons symbolisé les quatre éléments.

Ces Hayoth — animaux sacrés — se révèlent surtout dans la vision d'Ezéchiel, mais ce n'est pas le seul lieu où il en soit parlé. Pour la tradition hébraïque, ils sont les répartiteurs des forces, ils vont où Dieu les envoie et prêtent leur aide quand elle leur est demandée suivant les rites établis, mais, surtout, avec une âme pure et des pensées propres à obtenir l'assentiment divin.

Il n'en va pas toujours de même dans les autres initiations. Les Apsaras de l'Inde, les danseuses divines, ne sont pas étrangères aux sentiments d'amour et de haine, elles sont même malicieuses et, bien qu'on ne puisse les dire méchantes, elles jouent des tours à ceux qui se disent trop sages et qui ne sont pas encore parvenus à une impassibilité réelle à l'égard de la tentation. Les Dieux mêmes les chargent parfois de ces missions de tentatrices. Lorsqu'un homme réputé sage a pris possession d'un pouvoir assez grand pour inquiéter les Dieux, quand on peut redouter que ses ambitions ne soient pas exclusivement spirituelles, l'Apsara descend, belle comme un songe, enivrante comme un parfum — et le pauvre saint n'est pas loin de perdre, avec sa vanité trop vite satisfaite, son espoir en la vie future.

En pays musulman, ce sont les Effrits et les Péris qui jouent ce rôle à la fois charmant et redoutable. Les Sages de l'Islam savent que l'élémental est fait pour être dominé et dominé par le rythme. Quand ils ont mis la main sur l'Effrit — esprit assez semblable à notre gentil Lutin, — ils le font captif dans un récipient cacheté avec de la cire où s'inscrit le sceau de Salomon, l'hexagramme, emblème de la parfaite harmonie. Seuls, ils peuvent, sans courir de risques, ouvrir le coffre ou la bouteille et mettre en liberté l'esprit qu'ils rappelleront à leur volonté. Mais, dans la plupart des contes, c'est un profane, un ignorant qui découvre l'objet hanté et met en liberté l'Effrit. Après un moment de stupeur, il s'aperçoit que cet hôte bizarre peut lui rendre les services les plus divers et, naturellement, il ne tarde point à abuser d'un pouvoir qui lui apparaît sans limites.

Mais l'Effrit sait parfaitement jusqu'où il peut, doit et veut aller. Mécontent de son nouveau maître, il lui joue les tours les plus pendables avec d'autant plus de plaisir qu'il ne court



aucun risque, le profane ignorant les mots qui le feront rentrer dans sa bouteille ou sa cassette.

Nous avons, dans le folk-lore occidental, un pendant à cette aventure: l'histoire de l'Apprenti sorcier qui, pour s'épargner de la peine, commande avec les mots magiques à son balai de porter l'eau qui lavera les pavements. Contraint par la force du Verbe, le balai porte seau sur seau et l'apprenti se réjouit de voir sa tâche faite sans fatigue. Mais il a oublié le mot qui fait rentrer les choses dans leur ordre accoutumé. Le balai continue et continue encore à puiser de l'eau et à la répandre dans la maison où bientôt tous les meubles sont à la nage. Il faut que le maître revienne pour faire cesser cette inondation.

A côté de l'Effrit, si proche de notre Lutin, se voit l'enchanteresse Péri, toute voisine de nos Fées, mais avec quelque chose de plus voluptueux et de moins maternel. Car, dans les traditions du Nord et de l'Ouest, le monde élémental contient de troublantes et délicieuses figures, des êtres qui pourraient beaucoup de mal et font souvent beaucoup de bien: l'ondine, la nixe, la fée, les korrigans et autres trolls.

Leur origine, d'après la tradition celtique, les fait à la fois supérieurs et inférieurs à l'homme, avides des égards qui leur sont dûs et prompts à se venger de ceux qui leur manquent de respect. C'est que, s'il est légitime qu'ils soient tenus à l'écart d'une évolution nécessaire dont ils ont voulu se passer, leur erreur du moins fut si noble qu'elle mérite toute estime.

Quand l'Etre suprême, le Dieu unique qui n'a point de nom, voulut que le monde existât, il se pencha sur l'abyme primordial et l'évertua par la lumière. Trois cycles se formèrent au-dessus de l'abîme: tout en haut, Ceugant où Dieu seul peut résider, puis Gwynfid où les âmes élues trouveront un bonheur approprié à leurs mérites et, pour accéder à ce Paradis, Abred, le cycle des transformations où nous sommes présentement, où nous resterons aussi longtemps que nous n'aurons pas mérité une existence plus haute. Or, quand les esprits libérés de la matière aperçurent l'éclat de Ceugant, il y en eut qui, sans se demander jusqu'à quel point il leur était permis de devancer ainsi l'appel, non seulement traversèrent Abred, mais passèrent aussi Gwynfid et se jetèrent sur Ceugant comme font les oiseaux de mer contre les phares allumés. Ils ne pouvaient éviter de retomber dans la matière, car ils avaient rompu le rythme, mais leur faute provenait d'un tel amour, d'une ardeur si pure qu'on ne pouvait leur en faire un crime. Le Dieu de tout ordre et de toute bonté leur créa donc une situation spéciale. Ils ne pouvaient être admis en Gwynfid, puisqu'ils n'a-



vaient pas encore connu la douleur, la mort, ni la responsabilité, seuls agents de l'évolution humaine. Mais ils ne pouvaient rester en Abred, puisque l'élan de leur amour leur avait voilé les charmes. Ils furent donc liés à la vie des éléments; ils furent appelés à les régir et à les personnifier; ils devinrent puissants de la force de cet élément, mais dépourvus de conscience, fermés à toute évolution.

Cependant, il n'est nulle part de pénalité sans appel. Si l'élémental veut évoluer, il est nécessaire qu'il s'unisse à l'humanité, qu'il en accepte les douleurs et les joies, l'amour, la douleur et la mort et, dans la plupart des cas, qu'il s'unisse à un être humain par les liens du mariage, qu'il en ait postérité, qu'il accepte la vie quotidienne, les déchéances de la vieillesse et la maladie, et la mort. En outre, l'élémental garde, de son existence passée, certaines servitudes qui le rattachent à l'élément abandonné. On se rappelle Mélusine la Fée, celle que vit Geoffroy de Lusignan, alors qu'elle peignait ses cheveux d'or avec un peigne d'or, en chantant près d'une eau dormante. Le jeune seigneur fut enivré de cette beauté, de cette voix pur; il revint auprès de cette eau, courtisa la femme merveilleuse jusqu'à ce qu'elle ait consenti à l'épouser. Elle accepta, mais avec cette réserve que son mari s'engagerait à n'entrer jamais dans sa chambre, au cours de la nuit qui sépare le Vendredi du Samedi. Il tint longtemps parole, mais, comme elle avait mis au monde un fils bizarre dont la bouche laissait paraître une dent blanche pareille à une dent de morse, des personnes bien avisées conseillèrent au compte de Lusignan de voir de ses propres yeux les sorcelleries que sa femme ne pouvait manquer d'accomplir au cours de la nuit fatidique. Il discuta longtemps, mais, vaincu par des paroles artificieuses, il finit par manquer à la promesse jurée. Il vit Mélusine dressée au milieu de la chambre, sous le bleu rayon de la lune, mais, si le haut du corps était bien celui qui lui avait été si doux, le bas, à partir des hanches, était le corps d'un serpent. Au bruit qu'il fit, Mélusine parut sortir d'un songe pénible; elle lui jeta un regard désolé et disparut par la verrière. Depuis, on la vit souvent bercer la nuit ses enfants endormis et, surtout, ce Geoffroy à la grand'dent qui avait été cause de sa peine. Et, bien que le château soit actuellement en ruines, la tradition veut que, si quelque malheur frappe la maison de Lusignan, on entende Mélusine gémir et se lamenter dans cette morne solitude.

Quant au korrigan, il passe pour avoir des mœurs fort étranges. Le korrigan, comme le gnôme d'Allemagne, est forgeron et gardien de trésors, mais la korriganne est sorcière, tout



en étant prudente et sage, au moins en ce qui la concerne. Elle sait que ses enfants entreraient dans la voie de l'évolution si elle parvenait à les substituer aux enfants des hommes. C'est donc ce qu'elle fait; mais aucune mère ne prendra pour le sien le petit monstre à grosse tête chinoise qu'elle a posé dans le berceau. Bien que les victimes de ce troc sachent que les enfants pris par la korrigan ne souffrent point, les mères veulent leurs enfants à elle et il n'est qu'un moyen pour les ravoïr: faire pleurer le petit korrigan. C'est plus que la korrigan n'en peut supporter. Aux cris de son enfant, elle accourt vite vite rapporter le bébé volé et reprendre le sien.

Cette face camuse aux yeux obliques, cette qualité de manieur de métaux et de gardien de trésors est commune à tous les nains féériques de toutes les contrées. Il semble qu'il y ait eu, à des époques fort lointaines, une civilisation jaune dans toute l'Europe et que cette civilisation ait plus connu la magie qu'une véritable religion. Les pratiques alors employées étaient à peu près celles que l'on retrouve chez les sorcières finnoises et les chammams de Sibérie. Il en reste même des souvenirs forts précis, puisque les Bretons savent encore comment on peut « siffler le vent » pour lui demander de diriger la barque et que cette science appartient de même aux jaunes de l'Asie occidentale. Le commandant Courmes a raconté comment, se trouvant en mer par calme plat, il se rappela cette légende bretonne et mit ses enseignements en pratique, grâce à quoi il arriva si vite au but de son voyage qu'il eut peur et se promit bien de ne jamais recommencer.

Il n'y a pas que ces connaissances pratiques qui soient communes à plusieurs pays. Il est des croyances qui se trouvent un peu partout dans le monde, par exemple, les femmes-oiseaux qui surgissent de la mer ou des sources, qui acceptent pour un temps de s'unir à un être humain, qui en ont des enfants puis, vaincues par la nostalgie de leur élément, s'enfuient un beau soir, emmenant ou laissant leur progéniture selon que le conteur le veut bonnes ou mauvaises.

Un conte polynésien nous montre le chef Aki, près de la source Valpiki, à l'instant où les eaux reflètent le mince croissant de la Lune neuve. Bien que ce fut l'heure du sommeil, il vit surgir de la fontaine un adolescent et une jeune fille « plus blancs que la lune elle-même, nus comme des poissons et beaux comme des rêves ». Tous deux chantaient un chant magique par quoi le sommeil s'empare des hommes et les empêche de voir les mystères du monde nocturne. Mais Aki savait cette chanson et il se boucha les oreilles pour n'en pas être ensorcelé.



Il laissa les adolescents sortir de l'eau et faire leur cueillette de fruits et d'herbes, mais, pendant leur absence, il avait disposé un filet dans la source. L'adolescent put s'échapper, mais il s'empara de la jeune fille. Il mura l'issue de la grotte, puis il se mit à la consoler par des caresses et des paroles douces, — elle cessa de sangloter et il l'aima comme aucune homme n'aima jamais aucune femme, mais, quand revenait la lune nouvelle, il ne put jamais l'empêcher de pleurer sa liberté. Après des années, elle lui donna un fils ce qui, dit-elle dans les larmes, l'enchaînait à la terre pour dix années encore. Mais, après ces dix ans, elle ne put supporter la vie et disparut « comme un rayon de lune dans les profondeurs inconnues de la source. »

L'enfant était devenu très beau, mais il disparut à son tour un soir de tempête. Aki devint extrêmement vieux, mais il n'avait pas oublié que la femme mystérieuse dont il avait été aimé lui avait promis de revenir vers lui une fois encore. Il s'asseyait près de la source Valpiki et les femmes veillaient sur sa vieillesse, de crainte qu'il mourût. Mais un soir, on entendit l'antique chanson qui endort et tout céda à cet enchantement : le vent, les arbres, les humains, tout glissa dans la torpeur douce qui s'exhalait de cette voix. Cependant, ils surent, ils virent avec les yeux de l'âme qu'une femme plus blanche que le clair de lune, au corps souple comme celui d'un poisson, se faufilait parmi les veilleurs. Elle prit sur son sein la tête du vieillard et l'embrassa comme autrefois. Quand les veilleurs reprirent leurs sens, ils virent Aki endormi pour toujours, un sourire de joie aux lèvres.

Ici, la femme est sortie de l'eau et elle a vécu sur la terre. Dans ce peuple de pêcheurs qu'est le peuple maori, ils se sont contentés de l'apparenter aux poissons. A l'extrémité nordique du monde, une tradition esquimau raconte à peu près la même histoire ; c'est dans le pays où les marchands du Sud viennent chercher l'ivoire vert, les os des monstres d'autrefois.

Un soir, un chasseur d'ivoire aperçut tout un vol d'oiseaux de mer se changer tout à coup en femmes. Il rampa doucement vers elles, sans attirer l'attention, car il était vêtu de peaux blanches. Il saisit la plus proche d'une main preste, tandis que les autres s'envolaient. Le pêcheur esquimau fit exactement comme le pêcheur polynésien, il la consola par des baisers et des mots tendres. Elle était mince et blanche autant que le croissant nouveau. Il l'emporta dans sa hutte de glace, la coucha sur des peaux moelleuses, il lui donna toutes les douceurs qui peuvent se trouver sous ce climat terrible. Elle devint sa femme et lui donna deux enfants.



Dans les premiers temps, il bloquait l'entrée de sa hutte de peur que sa femme redevint oiseau et s'envolât en son absence. Puis, quand elle eut nourrit ses enfants, il jugea qu'il ne devait plus craindre; elle le suivit à la chasse, mais elle obtint de son mari qu'il ne pourchasserait jamais les mouettes sauvage. Les mois et les années passèrent; les enfants étaient devenus forts et agiles. Ils chassaient même les oiseaux. Soudain, la mère leur cria:

« Mes petits, mes petits, portez-moi vite quelques plumes. »

Ils vinrent les mains pleines de plumes. Elle en disposa sur les bras de ses enfants et sur ses propres épaules et cria:

« Envolez-vous! Fuyez! Vous êtes de la race des oiseaux, vous êtes les fils du Vent! »

La mère et les enfants devinrent des mouettes sauvages. Ils s'élevèrent dans l'air pur et glacé, tournant de plus haut en plus haut dans le ciel. « Ils décrivirent un vol spiral au-dessus du père désespéré, ils poussèrent trois cris stridents au-dessus des cimes de glace scintillantes puis, dans une rapide envolée vers le Sud lointain, ils s'éloignèrent pour toujours dans un grand battement d'ailes ». (1)

De même que les fées des fontaines polynésiennes savent le chant qui fait dormir, les Sirènes de toutes les mers connaissent les rythmes qui font perdre aux mortels toute prudence et les conduisent aux abîmes. Ulysse leur échappe comme il a échappé aux sortilèges de Circé parce qu'il est l'adepte protégé par les déesses et qu'il sait commander aux forces de manière à s'en faire obéir.

Ceci est le point essentiel de toute magie élémentale. L'élémental, quel qu'il soit, a pleins pouvoirs sur la partie de son élément qui est soumise à son empire. Il en connaît toutes les possibilités charmantes et redoutables, utiles ou maléfiques, mais — il ne faut jamais oublier cela — il n'est nullement responsable et fera tout, le bien comme le mal, soit pour servir celui qui sait commander ou pour se libérer d'un maître qui l'a saisi fortuitement et sans mandat. Aussi, le premier soin de celui qui veut, à ses risques et périls — risques et périls fort réels et très redoutables — tenter telles évocations, doit-il être de se mettre à l'abri des pièges qui lui seront infailliblement tendus. Celui qui veut fréquenter les Salamandres doit se rendre familier avec le Feu jusqu'au point de ne le craindre en rien; celui qui veut commander aux esprits de l'Air, Sylphes,

---

(1) Lafcadio Hearn. — *Feuilles éparses de Littératures étranges.*



Elfes et les autres, doit être vainqueur du vertige et dominateur du mirage; celui qui veut causer avec l'Ondine doit connaître l'Eau de manière à ne redouter ni ses charmes ni ses embûches. Et celui qui cherche le trésor des Gnômes doit guérir de toute avarice, car il aurait affaire à forte partie s'il ne voulait tous ces biens que pour son usage personnel.

Et non seulement celui qui entre en familiarité avec l'élémental doit veiller sur lui et sur l'adversaire au moment de leur rencontre mais, quel que soit le degré d'intimité où ils sont parvenus, il ne doit jamais cesser d'en être le maître. A la première défaillance, les rôles sont vite changés. Rappelez-vous, à cet égard, l'histoire de Merlin, le fils d'un démon et d'une sainte, le mage qui a le mieux connu toutes les forces qui nous entourent.

Certes, il était savant et puissant et tous le tenaient pour le mage le plus fort du pays celtique. Rien ne lui résistait; il savait les pensées, arrêtait les nuages, faisait parler les voix qui disent l'avenir et commandait au roi Arthus, non certes comme un maître, comme le conseiller infailible. Et cependant, ce magnifique se laissa prendre comme un novice, comme un simple poète par la fée Viviane, une petite fée-enfant qu'il avait vue baigner ses pieds nus dans l'eau verte parmi les feuilles rubanées. Elle était fort belle, cela va de soi; mais Merlin en avait vu d'autres tout aussi belles et plus belles. Ce qui la rendit irrésistible, ce fut sa faiblesse, cet air d'enfance, cette confiance invincible de l'enfant ou de l'animal familier qui repose « rendu » dans un pli de la robe et qui vous empêche de bouger, justement parce qu'il est ou semble sans défense.

Viviane avait-elle un motif de vaincre Merlin? Cédait-elle seulement à l'attrait de la partie chanceuse? C'est ce que la légende ne nous dit pas. La légende est accoutumée à parler de la perfidie de l'élément féminin comme les bonnes gens parlent de la trahison du chat, sans jamais envisager si l'élément masculin n'abusa pas de sa force et si le contempteur du chat n'a pas mérité son coup de griffe. Si Viviane avait manifesté une force dangereuse, Merlin se fût instantanément mis en garde et, sans nul doute, il eût été victorieux. C'est à quoi la fée ne s'expose point. Elle se fait toute-petite fille devant le maître des maîtres; elle ouvre ses grands yeux de source et, comme l'épouse du *Cantique*, elle lui dit: « Instruis-moi ».

Comment combattre ce qui s'offre? Comment repousser l'ignorance qui vient à vous avec tant de naïve soumission? Il enseigne et elle écoute. Elle est entièrement conquise par la pensée de son maître, elle ne fait paraître nulle coquetterie.



C'est le sage qui remarque tant de grâce qu'on ne cache ni ne souligne. Il parle d'amour, on ne se défend pas; c'est à peine si l'on s'étonne. N'est-il pas le maître du corps et de l'âme? Et tout doucement, de lui-même, sans nul apparent appel, il décroît de son piédestal, il devient un homme, seulement un homme, un homme comme les autres. S'il était encore le Mage, il s'apercevrait de sa faute, il se reprendrait et la fuite même serait un bon moyen pour retrouver le calme, la maîtrise de soi et des autres. Mais Merlin a perdu la tête. Il imagine ingénument — pauvre mage conquis par une fillette — que les lois auxquelles les autres sont soumis ne conviennent pas à sa force. N'est-il pas au-dessus des lois? D'ailleurs, il se libérera quand il le voudra de ces doux bras frais qui l'enchaînent. L'habitude se joint au charme.

C'est alors que la catastrophe se produit. « Beau maître aimé, toi qui sais toutes choses, apaise mon cœur plein de doutes. Enseigne-moi tel charme qui tienne un doux ami, même s'il ne le désire pas. » Merlin comprend bien que le charme ne peut servir que contre lui, que tout le reste de sa vie sera esclave de cette heure de caprice. Il résiste. Pour la première fois, il refuse de donner cette leçon qu'on lui demande. Alors interviennent les larmes: « Quoi, pour une si petite chose? Moi je n'ai rien su refuser; je t'ai tout donné de moi-même et toi, tu crains que je te lie à notre amour qui te fut cher. Ah! nul homme ne sait aimer... » Elle pleure et cache un sourire. Emu, il va parler, il parle; il donne peu à peu, comme à regret, la formule définitive. Viviane l'étreint, l'enivre de caresse, il s'endort sous l'épine blanche. Alors l'artificieuse fée l'ombrage trois fois de sa guimpe, danse trois pas, dit trois paroles. Merlin ne s'éveillera plus dans l'ombre du Val sans retour.

Est-ce à dire que Viviane soit méchante? Nullement. Quand elle recoit Lancelot des mourantes mains de sa mère, elle jure d'en faire le meilleur chevalier de toute la chrétienté. Elle s'y emploie de toute son âme et Lancelot du Lac devient le parangon de tous les dons virils et de toutes les grâces.

Il en va de même pour le lutin et le fadet. Se sentent-ils aimés et tendrement dominés? Il n'est de services qu'ils rendent, toujours empressés à satisfaire celui qui sut les employer. Le lutin (voyez le *Trilby* du délicieux Charles Nodier) traite les vaches, allume le feu, enlève la poussière, tient la maison en ordre, soutient de ses mains invisibles le seau d'eau qui accablerait la jeune femme de la maison. Mais, si on oublie son repas, si on le raille ou le moleste, il n'est mauvais tour qu'il n'invente. Les crinières des chevaux, tressées et emmê-



lées, affoleront le palefrenier, le pis tari des vaches indique à quel point des gourmandes se sont largement servis avant que les humains accourent. Le feu s'éteint, mais le balai s'allume; il y a réellement un diabolotin dans la maison. C'est que l'élémental nous demande un exemple et se crée lui-même à l'image de notre esprit.

Parfois, l'élémental vient de lui-même: la maison lui est douce, une femme chante près du feu, les meubles sentent bon la cire, les bêtes impures, surtout les araignées, sont tenues en échec par une main soigneuse. Fadet, entré un jour de pluie pour laisser passer le grain, se trouve bien et reste. Il se rend utile, se contente de boire un peu de lait dans la tasse volontairement oubliée ou de picorer un brin de gâteau. Il ne lui en faut pas davantage.

Mais, quand il s'agit d'une véritable magie, l'élémental demande des rites, surtout des rites musicaux. Le milieu délicieusement fluide où il évolue est le lieu des sons et des songes, ce sont ces sons et ces songes qu'il faut émouvoir et c'est l'incantation, la parole sacrée, la parole rythmique, par laquelle on le peut soumettre. C'est pourquoi les mots souvent baroques des grimoires ne sont pas sans utilité. S'ils ne disent rien à la raison, c'est que la raison n'a rien à voir ici que pour contrôle. Ce qu'il faut, c'est chanter, c'est créer la vibration nécessaire à quoi répond le signe rituel, le pantacle almanté pareil à un sacrement. C'est au commandement de ce rythme et de ce rite que l'élémental répondra. *Il faut* savoir ce commandement et ne pas entrer en contestation car, si vous discutez, vous êtes sans force: l'élémental sait tous les mirages et vous promènera sur des routes imprévues, comme fait Ariel dans la *Tempête*. Ariel agit par les ordres de Prospéro qui *sait*, aussi tous ses enchantements amènent-ils un dénouement harmonieux. Mais, s'ils agissait par lui-même, suivant sa fantaisie changeante, Ariel vous conduirait au ciel ou dans l'abîme selon son caprice de l'heure et demeurerait aussi innocent que les images de vos rêves; il est l'enfant d'un air plus subtil que le nôtre; ce ne sont des raisonnements de cuistre ou de philosophe — pour prendre les deux bouts du clavier — qui l'amèneront à la raison.

C'est parce que l'élémental est puissamment sensible aux sons et aux rythmes que les incantations et les danses ont tant de force. Rappelez-vous comment le chanteur sacré fut appelé devant l'empereur Akbar, fils d'Aureng-Zeib. Il connaissait tous les mantrams et spécialement celui qui déchaîne les forces ignées. On n'en peut chanter quelques mesures sans mou-



rir. L'Hindou révéla au Seigneur Akbar à quels périls il s'exposait. Mais, probablement, Akbar pensa que c'étaient là des contes d'enfant ou que le chanteur se faisait prier pour obtenir une plus forte récompense. Il exigea que le chant fût entonné devant lui pensant peut-être qu'il arrêterait les choses si le danger était réel. Le chanteur fit ses adieux à sa femme et à ses enfants puis, avec la permission de l'empereur, il se plongea jusqu'au menton dans la rivière Suttledj. A peine avait-il chanté trois mesures que l'eau se mit à bouillonner et que le malheureux aède mourut au milieu du fleuve.

Moins dangereux sont les tambours de la pluie qui résonnent aussi bien en Laponie qu'au centre Afrique ou dans l'Amérique du Nord; mais ils ne sont pas moins efficaces. De même sous toutes les latitudes, nous trouvons le souvenir du chanfre divin qui soumit la nature à la douceur de sa voix. C'est Orphée, si vous voulez. Mais, dans un pays moins béni du jour, c'est aussi l'ancien et vaillant Wäinamoinen qui vient de créer le premier kantele, s'assit près de la Mer, sur la Pierre de la Joie, sur la colline d'Argen, au haut de la Montagne d'Or en disant: « Que celui qui n'a jamais entendu la forte voix des runes, le doux son des instruments et de la musique, vienne ici, et qu'il écoute ». Et Wäinamoinen commença à chanter...

« Toutes les créatures de la forêt, toutes les créatures de l'air s'approchèrent du chanteur de runes, et se réunirent autour du chanfre puissant afin d'entendre la suavité de sa voix, afin de goûter la douceur de sa complainte.

« Les loups gris sortirent de leurs retraites parmi les vastes marais; les ours désertèrent leurs tanières sous les racines de sapins et dans les creux des pins géants et, sur leur chemin, ils escaladèrent les haies et ils abattirent tout ce qui se trouvait devant eux... Et les loups gravirent les hauteurs, les ours grimpèrent au faite des arbres, tandis que Wäinamoinen appelait le Bonheur au monde, tandis que Wäinamoinen chantait sa complainte merveilleuse!

« Le seigneur de la forêt, le vieillard à la grande barbe noire — Knippaana, le roi des bois joyeux et tous les suivants de Papio, le dieu des créatures sauvages, sortirent pour l'entendre et se montrèrent. Même la femme du roi des Forêts, la déesse des animaux féroces, la maîtresse de Papiola se para de son habit rouge, de ses bas d'azur, et grimpa sur un bouleau creux afin de prêter l'oreille aux chants.....

« L'aigle descendit des nuages; le faucon fendit les airs; les mouettes blanches s'élevèrent des marais salins; les cygnes s'envolèrent des claires profondeurs des eaux courantes, et



l'alouette rapide, le vif bouvreuil, la gentille linotte vinrent se pencher sur les épaules du chanteur.

« Le Soleil, vierge brillante du ciel, riche dans ses splendeurs, et la Lune au beau scintillement s'étaient arrêtés dans leur course: le Soleil sur la voûte lumineuse du ciel, la Lune sur un long nuage!... Et ils tissaient leurs subtiles gages de lumière, grâce à une navette d'or et à un peigne d'argent. Soudain, ils percurent la voix inconnue du chanteur, la voix puissante et douce du chantre de runes. Et la navette d'or s'échappa de leurs mains, et le peigne d'argent glissa de leurs doigts, et les fils de leurs tissus furent rompus.

« Tous les êtres qui vivaient dans les eaux, les poissons aux mille nageoires qui habitaient les profondeurs voulurent entendre la chanson de Wäinamoinen et jouir de la douceur de sa voix. Les saumons, les truites, les brochets et les chiens de mer s'en vinrent rapidement; tous les grands poissons nagèrent vers la côte et y demeurèrent aussi proches que possible, en levant leurs têtes pour écouter.

« Et Ahto, le monarque des mers, Ahto, ancien comme l'océan, à la barbe de varech se dressa hors des flots sur son grand lys des mers. La femme fertile du dieu marin se peignait les cheveux avec un peigne d'or lorsqu'elle entendit la voix du chantre... Et le peigne tomba de ses mains, un frémissement de plaisir la secoua toute et il lui vint un désir d'écouter qui la tortura exquisement... Alors, elle s'éleva hors de l'abîme vert, elle s'approcha de la côte; appuyant sa poitrine sur un rocher, elle écouta les sons du kantele qui se mêlaient à la voix de Wäinamoinen — si doux les sons, si tendre la chanson! »

Ce fragment du *Kalévala*, l'épopée finlandaise, nous montre que le chant sacré, le chant des runes magiciennes est le même et a mêmes effets que le chant des mantrams hindous. Les animaux sauvages s'adoucissent à les entendre et les êtres puissants de l'invisible deviennent bienveillants à l'homme, comme fait la reine des eaux, écoutant la voix du poète, écrasant sa gorge de perle aux rochers noirs de son royaume.

\*  
\*\*

Certes, la puissance du rythme et des paroles est considérable, mais il est bon d'y joindre l'appui des heures favorables. Il n'en est pas qui soit plus heureuse que la plus courte nuit de l'an, la nuit du solstice d'été ou plutôt celle où le Soleil doit



choisir, après une hésitation apparente, la route ardente de sa chute. A ce moment, les forces vitales de la terre sont dans une joie qui touche à l'exaspération. Les plantes sont très près de fleurir et les œufs sont tout près d'éclore. Il semble que le monde va éclater sous la fermentation puissante de la vie. C'est le moment de cueillir les simples encore gorgés de leur sève, ces « herbes de la Saint Jean » que vendront des vieilles au profil de Parques sous les porches dorés des églises romanes, en Provence comme en Languedoc. Elles n'ont pas encore fleuri, mais les boutons sont tout formés. S'ils s'épanouissent, la vie contenue ruissellera dans le pollen et dans le parfum de la fleur; la vie aura donné toute sa force, il ne lui en restera guère pour le soulagement ou la joie des humains.

Il en va de cette sève encore cachée dans sa concentration comme des dons psychiques de l'adolescence. C'est surtout au moment de puberté, avant que l'être ait connu les joies et les peines de « l'amour qui fait oublier » qu'il se manifeste. Ensuite vient la vie pratique, jusqu'au moment où l'âge mûr ramène la sérénité par l'extinction des passions. Rappelez-vous cette *Plus belle histoire du monde* que conta Rudyard Kipling. C'est un pauvre commis de banque, il fait des rêves singuliers; il se rappelle d'autres vies où il rama dans une galère grecque, puis sous les ordres d'un chef skalde, un géant roux comme un ours rouge. Kipling l'écoute divagueur, saisissant les bribes de son récit avec la même joie qu'éprouverait un archéologue à la découverte d'un temple, du plus merveilleux des temples, dans un carré de choux de la banlieue parisienne. Il copie, il contrôle, il fait traduire par des savants les inscriptions informes que trace le jeune songeur. Tout cela est vivant, plausible. On va tenir, enfin, une preuve palpable de la survivance de l'âme, de la survie à travers des cycles d'existences successives.

Mais le rêve est vite fini. Un Samedi, le commis arrive avec un visage nouveau, empreint d'une joie inconnue. Il est amoureux, il est satisfait; il a oublié et ne se soucie nullement de se souvenir. Et nous ne connaissons jamais *la plus belle histoire du monde*. Ces facultés supranormales se retrouvent souvent au déclin de la vie mais assagies et contrôlées par l'intelligence. Elles s'appliquent mieux alors à l'autre saint Jean, la fête du saint Evangéliste qui entendit battre le cœur de Jésus après la Cène. C'est lui qui, purifié par le feu devant la Porte Latine, reçut en son très vieil âge la visitation de l'Esprit dans sa solitude de Pathmos pour nous donner l'Apocalypse, tradition initiatique devant laquelle les plus sages hésitent,



troublés d'admiration. Cette fête d'Hiver, dans les premiers jours du Capricorne, alors que les plus longues nuits nous incitent aux fortes pensées, n'a point de rites spéciaux. Au temps des corporations, saint Jean l'Évangéliste était le patron des écrivains, des imprimeurs, des typographes, mais on fêtait son supplice le 6 Mai. Sa véritable fête restait presque secrète. Les festivités populaires avaient toutes lieu pour Noël. D'ailleurs, un rythme plus exact soulignait ainsi la parité des deux solstices : celui de l'Été propre aux élémentaux, celui de l'Hiver aux désincarnés.

Les religions connaissent le monde élémental et, sachant quels sont ses pièges charmants, elles ont confié aux rites le soin de les soumettre à la volonté humaine ou d'en capter les énergies. Un exemple est facile à tirer des feux traditionnels de la saint Jean d'été. On peut imaginer avec vraisemblance que les hommes primitifs, sentant avec leur sensibilité plus grande que la nôtre — car les facilités excessives de la vie ne l'avaient point émoussée et les inquiétudes quotidiennes la tenaient en éveil, — les hommes primitifs voyant les feuilles frémir, sentant les parfums s'exalter, écoutant les pas d'êtres invisibles, demandèrent au feu, de qui la présence éclatante écarte les bêtes sauvages, d'écarter aussi les invisibles. Y ajoutèrent-ils aussi le désir de soutenir la vie du Soleil déclinant ? Ce n'est nullement impossible, surtout si l'on veut bien se rappeler que les brandons du feu béni sont gardés comme propres à écarter les maladies, surtout les maladies contagieuses du bétail. Or, c'est le rôle du Soleil d'être le destructeur des miasmes, le vainqueur de l'hydre et du Python. Cette flamme rituelle qui s'efforce de le rejoindre participe de ses vertus. C'est pourquoi l'on mêle au bûcher toutes les herbes odorantes qui assainissent l'air et les maisons. Jadis, on ne se contentait pas d'allumer les feux à la saint Jean. Lorsqu'arrivaient les épidémies, on allumait un grand feu et l'on y jetait la vierge la plus belle et la plus sage du pays en sacrifice aux forces purifiantes. Cela se faisait encore en Allemagne au XVII<sup>e</sup> siècle. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on se contentait de sauter par-dessus le feu, et cela se fait peut-être encore.

En France, l'autorité religieuse ne voulant pas détruire des traditions antiques, mais redoutant, non sans cause, qu'elles puissent donner lieu à quelque désordre, a béni les feux, en a fait des fêtes publiques, fermant les yeux sur ce qu'ils peuvent garder de pas très orthodoxe. En Pologne, pays des lacs et des rivières, on va cueillir les fleurs champêtres et on en jette des couronnes aux ondines afin que l'eau reste une amie, ne débör-



de pas pour gâter les cultures et ne tarisse pas au plus fort de l'été. En Suède, on visite aussi les sources et, dans une danse spéciale, on tresse de longs rubans autour d'un mat très élevé, comme se tressent nos vies particulières autour de la vie éternelle.

C'est que, durant cette nuit-là, les élémentaux ont pouvoir de se manifester par le monde. Il peut être dangereux de suivre aux rains de la forêt le feu-follet énigmatique qui vous entraîne au marécage. Il est dangereux d'écouter l'appel des lavandières tordant les linceuls des morts. Le plus sage est alors de fuir. Mais si quelque aventureux n'écoute pas ce bon conseil, s'il veut répondre à cette voix, qu'il prenne bien garde de ne pas lutter contre les forces libérées. Les lavandières lui présenteront un drap à tordre pour en faire s'écouler l'eau. Il faut le tordre dans le même sens où le tordent les femmes blanches dont le baltoir claque dans la nuit. Si on leur résiste, si on veut tordre en sens inverse, elles n'en continuent pas moins à tordre comme elles faisaient et les mains de l'infortuné s'attachent à la toile jusqu'à ce que ses bras, tordus et brisés, le fassent tomber sur le sol, mort de douleur et de lassitude. C'est qu'il ne faut pas violenter le rythme secret de la vie que les élémentaux incarnent. Ce n'est même qu'en lui cédant que l'adepte finit par le connaître suffisamment pour le dominer. Mais il sait que les rites millénaires ont été créés par les sages pour y parvenir avec un minimum de danger.

Au demeurant, la même action a souvent des fins différentes, selon l'état d'âme du chercheur. La vieille légende des Deux Bossus nous fait voir les chercheurs de trésors, fouillant malgré leur grande crainte, la lande hantée de Carnac pendant que les hautes pierres se vont baigner à la mer, laissant un moment découvert le trésor enfoui dans leurs alvéoles. L'un y vient avec une pieuse bienveillance, désireux de mériter une grâce qu'il sollicite, il s'en revient comblé de joie. L'autre est rodomont et cupide, il fait le matamore avec les nains, car il s'estime plus fort qu'eux. Le matin le découvre plus pauvre et plus difforme que la veille. L'or qu'il a touché de ses mains s'est transformé en feuilles sèches.

Magnifique image de ce qui advient au chercheur assez fou pour ne vouloir trouver que les biens matériels là où la Création, par l'ordre divin, nous incite à chercher, avant toutes choses, l'or vivant de la vérité. Il n'est pas du tout impossible que des pouvoirs nous soient donnés, en des circonstances propices, pour demander aux forces élémentales ce que nous pouvons souhaiter d'elles. D'aucuns l'ont expérimenté, et leur té-



moignage est véridique. Mais, ainsi que je le disais, les suites furent différentes comme différents sont les esprits. Chacun reçut selon ses œuvres et les cupides expérimentèrent que l'or des lutins ne dure pas.

C'est que nous ne sommes pas placés sur la voie initiatique pour acquérir l'or ou le pouvoir. Le trésor caché n'est pas seulement composé de pièces et de pierreries, encore qu'il le soit parfois. Mais il appartient à l'adepte de se souvenir que l'or représente la lumière astrale — aussi en fit-on une panacée au temps où la médecine ne dédaignait pas les symboles — et que les pierres précieuses sont d'étincelantes cristallisations de cette même lumière dont la plus précieuse est le diamant, parce qu'il ne trouble d'aucune couleur personnelle cette limpidité sacrée.

Cette lumière parfaite ne doit être souillée d'aucun usage matériel; seule la pharmacopée supérieure a droit de l'utiliser pour le salut de ceux qui souffrent. Pour ceux qui travaillent et cherchent, avec une âme simple, avec des mains pures et un cœur sans ombre, le monde élémental ne contient pas de pièges. C'est toujours le *chaste fou* qui obtient pouvoirs et sagesse, car il n'a rien demandé pour lui. Nous ne devons jamais oublier que le royaume de l'esprit n'est pas un royaume de ce monde et que nos plus magnifiques réussites, si elles peuvent nous aider à vivre, ne combleront pas nos tiroirs. Et c'est pourquoi il est écrit au Livre qui ne peut ni se tromper ni nous tromper:

« Cherchez le royaume de Dieu et sa justice; tout le reste vous sera donné par surcroît ».

Anne OSMONT

---





## LES LIVRES SACRÉS

---

### Les Vers d'or

Lorsque Pythagore eut disparu avec la plupart de ses disciples dans l'incendie de son école à Crotone, les survivants, Lysis, surtout, et Philolaüs tinrent à conserver le plus possible de son enseignement afin de le transmettre à ceux qui en seraient dignes. Il y en eut une partie qui demeura ésotérique et ne fut transmise que par voie orale, du moins jusqu'au temps où Jamblique l'écrivit pour quelques adeptes en des manuscrits qui nous sont parvenus. Encore son enseignement sur les Nombres ne nous parvint-il que fragmentairement, tant il parut sacré à ceux qui le possédaient.

Les Vers d'or, attribués communément à Lysis, constituent plutôt la partie sociale et exotérique. Encore peut-on lire entre les lignes bien des choses qui ne sont pas exactement faites pour le grand public. C'est pourquoi, en étudiant les Vers d'or, il est bon de lire comme éclaircissement les Commentaires de Hiéroclès. Celui-ci, pythagoricien de date beaucoup plus récente que les disciples directs du Maître, parle plus pour des adeptes que pour des profanes. Encore serait-il possible de trouver dans ses Commentaires bien des sous-entendus qui mériteraient une élucidation, mais cette élucidation ne saurait prendre place dans une revue qui, malgré son but ésotérique, doit tomber entre les mains de toute sorte de lecteurs.

Dans leur aspect extérieur, les Vers d'or peuvent être considérés comme des principes de morale et d'hygiène mentale. Ils recommandent tout ce qui peut élever l'âme et défendent tout ce qui peut donner au corps, aux parties inférieures de



notre personnalité, la moindre prédominance sur la partie supérieure. Il ordonne de vivre suivant les préceptes religieux, d'honorer les héros et les génies, c'est-à-dire non seulement les Dieux qui sont les intermédiaires entre notre âme et le Divin, mais encore les morts illustres qui sont pour nous un grand exemple et les Forces bienveillantes ou terribles qui sont les intermédiaires entre le monde visible et l'invisible. Quelque élévation que sa doctrine puisse donner à l'esprit humain, il ne lui plait donc pas de le faire demeurer dans un isolement fâcheux; il veut qu'une chaîne s'établisse entre ce qu'il nous est permis d'atteindre et ce qui est hors de la portée de nos sens et de nos pouvoirs actuels.

Car, s'il connaît parfaitement les limites à quoi s'arrêtent les facultés du commun des hommes, il sait, pour en avoir fait par lui-même l'expérience, que ces limites ne sont pas absolues et que, si l'homme apprend à s'élever au-dessus de lui-même, il surmontera ces limites et accèdera sur la voie des harmonies éternelles dont les Nombres étaient pour lui et sont pour nous les manifestations et les symboles.

C'est pourquoi, même dans la forme la plus exotérique où nous les voulions accepter, les Vers d'or nous sont un guide excellent qui nous conduit sur le chemin de l'Absolu. Ils nous y conduisent avec d'autant plus de certitude que les prescriptions, qui nous sont dictées par les plus célèbres de ses disciples, sont de nature à développer dans notre âme cet amour de la Lumière, cet appétit du Divin qui contraignent le futur adepte, élu déjà par sa recherche, à continuer son étude, à perfectionner son développement jusqu'à ce qu'il ait atteint, sinon le but complet qui ne peut être accordé à tout le monde, du moins un état assez pur pour qu'il attende avec certitude les incarnations successives par le moyen desquelles sa purification s'échèvera un jour ou l'autre.

Il nous est impossible, dans un article aussi restreint, d'analyser une œuvre de peu d'étendue mais dont, nous l'avons dit, les Commentaires d'Hiéroclès, qui sont beaucoup plus conséquents, forment le complément indispensable. En effet, il pourrait sembler étonnant que les prescriptions d'un tel homme se bornent à nous prêcher la modération dans toutes les choses de la vie terrestre, aussi bien dans les passions que dans la satisfaction des besoins corporels comme le boire et le manger. Dans ces dernières recommandations, par exemple, il nous ordonne de ne pas dépasser ce qui est nécessaire au corps. S'il s'agissait seulement d'éviter l'indigestion ou l'ivrognerie, ce ne serait pas la peine d'écrire des préceptes qui n'ont rien de nou-



veau ni de transcendant et que les enseignements de toute banalité ont déjà bien souvent donnés. Il faut donc y voir l'indication de ce que nous devons faire, non pas seulement pour l'alimentation, mais pour toutes les choses corporelles ou sensibles. Soudain, le précepte prend une importance toute autre. Il nous fait voir que le corps et, avec lui, la partie sensible de notre être, doit être traité avec une stricte mesure et que nous ne devons jamais lui laisser usurper aucun empire sur la partie raisonnable.

Mais il y a davantage. Si nous prenons ce soin pour l'être transitoire combien nous devons faire davantage pour ce qui, de nous, n'est pas sujet à mutation ! C'est justement ce que nous enseigne Pythagore dans ses Vers d'or. Précepte par précepte, il nous détache du monde passionnel pour nous conduire dans le monde intellectuel, sans, toutefois, renoncer aux affections autorisées et qui développent chez l'être humain le sens du devoir et de la sociabilité. Toutefois, ces affections qui peuvent nous être si utiles ne doivent pas être autorisées à nous conduire autrement que suivant la raison et l'obéissance aux lois divines.

Une très faible partie des enseignements relatifs aux Nombres se trouve dans les Vers d'or, spécialement ce qui se rapporte à la tétraktys. On sait que Pythagore voyait dans le nombre 4 la création tout entière avec les lois qui la régissent. Il était le symbole de la puissance divine manifestée, le nombre aussi de la règle qui fait de cette création le miroir de l'Idée divine et nous permet d'y chercher les symboles que chaque chose contient et qui doivent nous diriger dans l'étude des vérités absolues.

Pour Pythagore, la première étude que nous devons faire est celle du monde visible, mais nous ne devons pas considérer ce monde comme le but de nos efforts, car sa réalité matérielle n'est faite que pour induire à la recherche et à l'étude d'une plus haute réalité. Toutes les lois cosmiques nous montrent un rythme, une harmonie qui se révèlent à nous par les Nombres et les rapports qu'ils représentent. Ces Nombres et ces rapports, qui ont fait l'objet de notre étude, sont les mêmes que nous trouverons dans toutes les formes de l'harmonie car il n'est rien qui agisse en dehors de la loi. La loi est unique parce qu'elle est née d'une Volonté unique à laquelle notre vie et nos actes, de même que nos paroles et nos pensées, doivent rendre un perpétuel hommage.

C'est parce que toutes les modalités de l'harmonie, du son, du nombre arrivent à des effets semblables que nous devons



nous montrer extrêmement sobres de manifestations extérieures et garder, pour des fins utiles, la force que nous extériorisons vainement. C'est pour arriver à cette absolue maîtrise de soi que les novices étaient, pendant plusieurs années, soumis à la règle du silence le plus absolu. Ni joie, ni peine, pas même la douleur physique ne devaient leur arracher un cri. Il n'y avait pas là seulement un entraînement efficace de la volonté; il y avait plus et mieux encore: il y avait une connaissance profonde des lois qui régissent toutes les vibrations. Une fois émises, elles ne s'arrêtent jamais et nous ne pouvons connaître leurs actions et réactions à l'égard de l'harmonie universelle et préétablie.

« Eudiate, quand tu lis les Vers d'or (1) où se résume une partie importante de la foi pythagoricienne, tu reconnaîtras en eux les enseignements de l'Égypte où Pythagore séjourna pendant près de vingt années. Il était déjà très versé dans toutes les sciences, car il avait été formé par des adeptes résidant au Liban et qui l'avaient reçu presque dès sa naissance et formé selon leurs disciplines. Il serait probablement demeuré en Égypte le reste de sa vie, si l'invasion de Cambyse, le meurtre par ce roi des Perses de presque tout le corps sacerdotal de Memphis ne l'avait séparé de ses maîtres et de ses amis. Il dût suivre le vainqueur à Babylone et, là, il apprit des Mages les sciences astronomiques et naturelles dans lesquelles ils surpassaient l'univers entier. Ce ne fut qu'après de longues années écoulées dans cet exil qu'il put retourner en Grèce et, appelé par le tyran de Crotone, y fonder la société idéale qui aurait pu régénérer le monde si la haine et l'envie n'étaient intervenues et n'avaient amené la destruction presque complète de l'Ordre.

Ce qui caractérise Pythagore, c'est justement que, bien qu'il fût arrivé à un sommet de l'initiation, il ne se sépara jamais de la vie sociale ni même des affections simplement humaines. Epoux et père, il eut le bonheur de trouver à son foyer un écho parfait de sa pensée. Ses fils furent tous deux des médecins illustres. Sa fille Damo, après sa femme Théano, continuèrent son enseignement et groupèrent autour d'elles les anciens disciples et les nouveaux. Jamais ni l'une ni l'autre ne consentirent à vendre les manuscrits du Maître à des profanes, bien qu'elles se trouvassent dans la situation la plus pénible. Leur âme et leur conduite étaient à la hauteur de la pensée de

---

(1) Nous les avons reproduits dans notre Science secrète.



celui qui les avait quittées mais qui restait présent par sa pensée.

L'enseignement pythagoricien, persécuté par tous les tyrans, qui voulaient voir en cette formation de l'homme un moyen de les soustraire au pouvoir absolu, n'a jamais cessé d'exister. Il fait partie de toutes les initiations qui se réclament de l'Égypte.

C'est pourquoi, Eudiaste, je ne saurais trop te conseiller d'étudier de tels livres qui magnifient l'être intérieur, les facultés supérieures de l'être humain et lui enseignent à tenir en bride ses instincts et ses fantaisies. Il fait sentir que toute autorité doit se baser sur la sagesse, sur les Lois véritables, sur les véritables supériorités et que toute autorité qui ne se soumet pas, la première et de soi-même, à l'ordre n'est qu'aveuglement et tyrannie.

Lis et étudie ce livre en apparence si simple; tu y découvriras lentement des révélations qui ne demandent qu'à fleurir la voie où tu t'es déjà engagé. Tu y apprendras tout d'abord cette modération qui te rend maître de tes pensées et de tes réflexes. C'est même ce qui, dans notre vie fiévreuse, donne une singulière actualité à la parole pythagoricienne. Tu vis au milieu du trouble et du bruit; fais que ton âme et ta pensée n'en soient nullement agitées.

Les Vers d'or te feront voir les harmonies et les symboles cachés dans le monde extérieur et qui doivent te servir à trouver dans la vérité matérielle le guide intellectuel vers la Vérité absolue.

Il est naturel que les pythagoriciens, formés à cette école, se soient désintéressés des richesses matérielles et se soient montrés inflexibles plutôt que d'avilir leur pensée. Ils avaient découvert la Voie; ils avaient vu, par ces harmonies et ces rapports numériques, à quel point tout ce que nous pouvons posséder en ce monde est peu de chose au prix de cette initiation, de cette connaissance qui est notre but le plus élevé. Certains d'y être parvenus, ils avaient banni le désir inutile, l'envie, toutes les jalousies. De la vie sociale, ils ne connaissaient que le dévouement. Ainsi tu dois être. Plein d'amour pour les créatures, tu accompliras ton devoir. Et en toi fleurira la Sérénité parfaite:

EUDIA

Henri DURVILLE

---



# LES RYTHMES

par Mme Anne OSMONT

(Voir, depuis le numéro de Février)

---

## IV. — Le parfum

(Fin, voir depuis le numéro d'Août)

On faisait aussi, toujours avec des roses rouges et plusieurs autres parfums végétaux, des « écussons » ou coussins plats que l'on posait sur l'estomac pour lui donner de la vigueur. Et, pour les graves maladies du cerveau : épilepsie, léthargie ou apoplexie, on faisait de même des « cucuphes » ou doublures de bonnet où il entrait des clous de girofle, de la cannelle, du jonc odorant, de l'iris, de la marjolaine, du romarin, de la bétoine, de la sauge, du staechar, du styrax, du benjoin et des baies de laurier, le tout pilé, placé sur du coton dans la doublure d'un bonnet chaud et qui devait s'échauffer à la chaleur de la tête et faire, avec les radiations du fiévreux, un échange de vibrations qui amenait l'apaisement.

Pour guérir le rhume de cerveau et rendre la joie aux neurasthéniques, on leur donnait à respirer : du styrax et du benjoin, du girofle et de la cannelle, des feuilles de laurier, de sauge, de romarin et de marjolaine, le tout réduit en poudre ou brûlé en brûle-parfums.

Au lieu de donner aux femmes qui ont des règles pénibles des drogues qui leur détruisent l'estomac, on leur faisait respirer — dans les cas graves, on faisait même des fumigations — racine d'iris, couleuvrée et sureau ; sauge, sabine, marjolaine, matricaire et armoise ; baies de genièvre et de laurier. Il faut remarquer que la seconde série de ces ingrédients (de sauge à armoise) sont de réels emménagogues. On pourrait donc voir dans ces traitements une figuration de la médecine homéopathique, laquelle emploie les médicaments après tant de triturations et de dilutions qu'il ne reste plus de chacun que



sa vibration épurée, qui agit sur nos vibrations personnelles, sans risquer de léser les organes.

D'ailleurs, le parfum qui peut être si puissamment utile devient dangereux dès l'instant où l'on force la dose. Soucieux de déterminer ce fait qu'il avait pressenti, le Docteur Combes en parla devant ses amis et l'un d'entre eux fit une expérience singulière avec le Jicky de Guerlain, dont il utilisa environ 30 grammes en inhalations.

« Il éprouva d'abord des picotements, un léger engourdissement cérébral, une légère diminution du sens de l'ouïe puis, sans transition, un développement extraordinaire de sa sensibilité. Il entra dans un monde de rêve assimilable à celui qui nous entoure dans l'ivresse du haschich. L'abat-jour de la lampe devenait pour lui une vaste coupole dorée et, autour de lui, toutes choses se transformaient en se magnifiant. Il se sentit, enfin, perdre connaissance. Il me semblait, dit-il, être le centre d'ondes qui s'élargissaient à l'infini ».

Comme il arrive toujours après une exaltation extrême, la dépression se faisait sentir. Dans le cadre merveilleux du songe, il revivait les épisodes les plus tristes de sa vie et finissait par s'endormir en pleurant comme un enfant malade.

Nous voici de nouveau dans l'exaltation née du parfum qui amène à la voyance, à la divination, des sujets spécialement sensibles.

L'odeur naturelle de chaque être étant modifiée par son état général, l'étude de ce parfum peut devenir un moyen de diagnostic. Tout le monde sait que la peau d'un diabétique répand, surtout après un léger frottement, l'odeur fade des pommes reinette. L'alcoolique a une odeur aldéhydique et ceux qui suivent un traitement d'huile de foie de morue sentent la sardine à l'huile; les gouteux ont facilement l'odeur du petit lait et la peau des constipés révèle, par sa puanteur, leur embarras intestinal.

Ceci paraîtrait naturel, les exsudations de la peau se formant des sécrétions normales; mais les sentiments ont également leur odeur et, ici, nous sommes obligés d'admettre qu'il se produit un rythme ou une dérythmie consécutifs à l'état mental. La joie sent bon et reconstitue l'arôme frais de la jeunesse; la colère émet une odeur âcre dans la série du raifort. Quant à la peur, elle infecte les émissions et les déjections expulsées alors sont atroces.

Un fait encore nous amène à assimiler le parfum à l'électricité nerveuse, à voir en lui un moyen de ramener dans le corps le rythme de la force et de la santé, c'est que les variations de



température ont sur le parfum les mêmes effets que sur nos nerfs. L'électricité orageuse développe les parfums de la même manière qu'elle exacerbe la nervosité, surtout en ce qui concerne le sens génésique. Mais l'électricité atmosphérique n'est pas seule à agir ainsi. Un morceau de camphre électrisé émet son parfum si violemment qu'on ne le sent plus et retrouve son rythme aromal dès que l'électrification cesse. De même, certains bois naturellement inodores, tel l'ébène, prennent une odeur particulière dès qu'ils subissent un frottement prolongé.

Un savant parfumeur anglais, M. Piesse, a étudié les parfums non seulement au point de vue utilitaire qui concerne sa profession mais il a voulu comprendre pourquoi des parfums « vont » ensemble tandis que d'autres, tout aussi délicats, se nuisent mutuellement. Par suite de ces recherches, il a été amené à grouper les odeurs en deux gammes qu'il écrit l'une en clé de sol et l'autre en clé de fa, comme pour former une mélodie avec son accompagnement. La gamme en clé de sol comprend presque toutes les odeurs d'essences, celles qui agissent spécialement sur le grand sympathique. La gamme en clé de fa, formant la basse, comprend surtout les odeurs d'huiles qui agissent sur le pneumo-gastrique et produisent un effet apaisant jusqu'à la dépression.

Voici les deux séries telles que les donne M. Piesse dans son traité : *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques* :

La gamme aiguë commence au *ré* directement en-dessous de la portée : *ré*, violette ; *mi*, acacia ; *fa*, tubéreuse ; *sol*, fleur d'oranger ; *la*, foin coupé ; *si*, aurone ; *do*, camphre ; *ré*, amande ; *mi*, portugal ; *fa*, jonquille ; *sol*, seringa ; *la*, tonka ; *si*, menthe ; *do*, jasmin ; *ré*, bergamotte ; *mi*, cédrat ; *fa*, ambre gris ; *sol*, magnolia ; *la*, lavande ; *si*, menthe poivrée ; *do*, ananas ; *ré*, citronnelle ; *mi*, verveine ; *fa*, civette.

La gamme d'accompagnement commence au *do* grave, une octave au-dessous de la portée et se termine au *do* directement au-dessus de la portée, formant ainsi trois octaves.

« *Do* grave, patchouly ; *ré*, vanille ; *mi*, giroflée ; *fa*, benjoin ; *sol*, frangipane ; *la*, storax ; *si*, girofle ; *do*, santal ; *ré*, clématite ; *mi*, rotang ; *fa*, castoreum ; *sol*, pergulaire ; *la*, baume du Pérou ; *si*, julienne d'œillet ; *do*, géranium ; *ré*, héliotrope ; *mi*, iris ; *fa*, musc ; *sol*, pois de senteur ; *la*, tolu ; *si*, canelle ; *do*, rose. »

Comme on le voit, les deux gammes vont graduellement des parfums lourds aux parfums frais, des apaisants aux excitants. pour composer ses bouquets, M. Piesse s'inspirait des procédés musicaux et puisait dans ses gammes les notes susceptibles de former un accord parfait ou du moins une combinaison har-



monieuse. Il est nécessaire de tenir compte de l'intensité de chaque parfum, mais ses combinaisons sont curieuses: voici, par exemple, l'accord de *sol*: « Basse, en clé de fa: *sol*, pergulaire, et *sol* à l'octave, pois de senteur. Mélodie en clé de sol: *ré* grave, violette; *fa*, tubéreuse; *sol*, fleur d'oranger; *si*, aurone. »

Si l'on cherchait à rapprocher ces accords odorants des notes telles qu'elles s'apparentent au chant des voyelles et des astres que ces voyelles évoquent, on trouverait cet accord comme appartenant à Jupiter par ses trois *sol*: pergulaire, pois de senteur et fleur d'oranger; le *ré* de la violette la donnerait à Vénus, le *fa* de la tubéreuse la donnerait à Mars et le *si* de l'aurone le soumettrait à la Lune.

On peut poursuivre avec d'autres parfums combinés. Accord de *do*: *Do*, santal; *do*, géranium, à la basse. *Mi*, acacia; *sol*, fleur d'oranger; *do*, camphre à la mélodie. L'accord de *do* est à Mercure; l'acacia au Soleil, la fleur d'oranger à Jupiter et le camphre à Mercure.

Je crois qu'il serait possible de pousser plus avant cette idée qu'on ne fait aujourd'hui que jeter sur le papier. On composerait de la sorte des parfums magiques formés sur la donnée parfaitement scientifique des vibrations et longueurs d'ondes.

Ce serait, en tout cas, une manière nouvelle d'envisager le parfum, cette émanation des êtres les plus beaux dans le moment où la période des amours les amène à leur plus haut degré d'exaltation. Déjà, la médecine répugne chaque jour davantage à faire ingérer à ses patients des remèdes dont il faut guérir ensuite et ses recherches la conduisent à se servir des dilutions, des parfums et des émissions vibratoires. La médecine des parfums retrouve la puissance qu'elle tenait des adeptes antiques et des savants du Moyen-Age. Les arts divinatoires pourraient trouver dans le parfum un adjuvant utile, bienfaisant et plein de beauté. Enfin, renouant la tradition sacrée, la science initiatique pourrait retrouver la véritable composition de ces parfums religieux qui s'élevaient au ciel avec l'ardeur des cœurs sincères et, portant les supplications du monde jusqu'aux pieds de l'éternel miséricorde, la faisaient descendre vers nous.

Car on n'obtient que ce qu'on demande et l'on n'ouvre qu'à ceux qui frappent. C'est pourquoi l'encens fume encore et fumera toujours sur les autels créant au-dessus de notre univers désaccordé par la sottise utilitaire de notre temps une harmonie mystérieuse de ferveur, d'amour et de joie.

---



## V. — Les Nombres

Le Nombre est l'expression intérieure du Rythme et c'est justement parce que le Rythme est partie intégrante de la Création et lui a donné sa formule au sortir des mains de Celui qui est lui-même le Nombre et l'Harmonie que tous les grands initiés, et plus notamment Pythagore, ont étudié dans le Nombre les lois du monde aussi bien extérieur qu'intérieur.

Comme il arrive toujours quand une notion échappe aux adeptes pour tomber dans le gros public, il s'est produit ce fait compréhensible que le Nombre, après avoir été compris dans sa réalité, n'est plus devenu qu'une superstition, une habitude de croire que tel Nombre est ami et tel autre défavorable. Et, dans le passé récent où la Science se faisait gloire d'être matérialiste, il était de bon goût d'afficher un souverain mépris pour ceux qui faisaient montre de tels préjugés ancestraux. Il n'est, évidemment, rien de plus fâcheux que de posséder un avis qui n'est pas celui de tout le monde; cependant, les travaux récents et les dernières découvertes montrent, à n'en pouvoir douter, que le nombre joue un grand rôle dans tout ce qui est. On s'aperçut que la Matière, cette matière mesurable et pondérable à qui l'on avait tout sacrifié, n'existait pas en elle-même et qu'elle est seulement des forces, des énergies, groupées suivant des Nombres et qui changent de fonction et d'aspect dès que ce Nombre est modifié. Du même coup, il fallait supprimer le hasard, l'imprévu, dans la formation des lois cosmiques; il fallait dire avec Henry Poincaré: « Rien n'existe, sinon l'esprit et les manifestations de l'esprit ».

C'est parce que le Nombre régit ces groupes d'énergies que nous avons nommés Matière que la Lumière, le Son, la Forme, le parfum même ont tant d'importance dans la Nature visible; parce qu'ils agissent d'abord sur la nature invisible, sur l'essence intérieure de ce que nous voyons. Et, considérant le Nombre sous l'aspect découvert en lui par les adeptes de jadis, nous aurons la surprise de le voir s'accorder parfaitement avec les données les plus exactes de la Science la plus moderne, tant il est vrai de dire que, dès qu'on reprend pied sur le droit chemin, on retrouve toutes ensemble les vérités qu'on avait perdues, qu'on avait niées même dans l'égarement de sa raison.



De ce fait, nous voyons reparaître, sous l'aspect de lois constatées, les nombres qui, dans les initiations les plus diverses, étaient autrefois en honneur, et souvent avec les mêmes attributs. Ce qui nous amènera fatalement, à la fin de cette causerie, à penser que les sages du passé, « les sauvages ancêtres » de toutes les nations, en savaient autant que nous, plus que nous peut-être sur des points vraiment essentiels comme l'origine du monde et son mode de formation. En voyant de quelle importance sont les vibrations de toute sorte, et la musique notamment, nous comprendrons que leurs incantations, leurs inflexions de voix sur certaines voyelles, n'étaient pas pure fantaisie mais avaient, au contraire, un pouvoir profond, réellement magique sur tous les êtres existants.

Cela est si vrai que nous pouvons dire, sans risque de nous égarer, que, dans les arts de haute époque, il n'y eut jamais rien de fait « pour la beauté pure » ou pour le seul agrément, mais que la maison, son décor, à plus forte raison le temple et son ornementation, le joyau, le vêtement, les instruments des jeux eux-mêmes furent construits selon des rythmes, avec des intentions profondes, soit pour éterniser sous la forme de monuments des vérités qui ne devaient pas être placées entre toutes les mains, soit pour faire songer ceux qui les employaient à des choses plus graves, soit encore pour faire bénéficier les êtres transitoires des forces du Nombre éternel.

Nous sommes habitués à faire honneur à Pythagore de tout ce qui concerne les Nombres, mais nous allons voir tout à l'heure que les Sages d'Égypte ont inscrit dans la Grande Pyramide des Nombres de toute importance et que, 1.200 ans avant lui, les Celtes formaient leurs monuments suivant les lois du Nombre matériel et mystique. Les pontifes de l'Histoire des Religions, certains dans leur haute sagesse que les Anciens n'ont rien pu faire de sérieux et de sage avant leur règne, disent d'un ton doctoral: Les Celtes paraissent avoir admis l'idée des nombres sacrés, spécialement du nombre 9. Ils oublient seulement que la plupart des monuments celtiques sont, en effet, construits sur ce nombre qui est celui de l'année solaire et qu'il faut attribuer aux Druides la connaissance du « cycle de Méton » environ 1.400 ans avant que Méton fût au monde; et il en va de même pour cent autres notions dont le seul tort est de déranger leurs habitudes d'esprit.

Leur erreur, aujourd'hui victorieusement combattue par les travaux des égyptologues, par les recherches chez les Hittites et dans les anciennes civilisations ibériques, celtiques et atlantéennes, a été d'imaginer qu'avant « le miracle grec », tout



n'a été que confusion et barbarie. Ce fut, ensuite, le « miracle de l'Inde », car rien ne marche que par miracles, sans souci de la continuité.

Pour ne parler que de l'Europe, il fut, en des origines encore mal définies, un culte commun à la Celtique et aux îles de l'archipel grec, où le Nombre se manifeste avec une grande importance; c'est le culte des Cabires. On leur attribue l'invention de la médecine et, parmi les mortels arrivés à leur complète initiation, leurs fidèles révéraient Cadmos, l'inventeur de l'écriture, et sa femme Harmonie dont le nom dit assez que les Nombres lui étaient connus. En dehors du nombre 19, dont j'ai déjà dit l'importance, ils considéraient comme sacré le nombre 7 que nous rencontrerons partout comme représentant le rythme dans sa forme la plus élevée. Mais ils vénéraient aussi le nombre 8, disant que 7 est le nombre des planètes, des astres mobiles qui influencent directement la destinée des mortels, mais que 8 est la loi, comme comprenant le nombre 7 et l'ensemble du monde formé par les astres.

Ils vénéraient aussi 4 comme représentant de la stabilité et les 6 couples de dieux qui formaient 12, les signes du zodiaque, régis par le Soleil sous le nom de Samhan, le Soleil féroce et mortel que nous retrouvons en Irlande, à Crom-Cruach, au centre même de l'île, aux confins des 4 royaumes primitifs. Sous ce ciel brumeux, le soleil central est tout de même considéré comme une force ennemie. Et nous y pouvons voir, je pense, l'origine de cette crainte inspirée par le nombre 13, dont je parlerai tout à l'heure.

Si je me suis attardée sur le culte des Cabires, c'est que leur initiation présente bien des points intéressants sur le fait qui nous occupe aujourd'hui. D'abord, c'est un culte fort secret et leurs mystères sont mieux gardés encore que ceux de la sainte Eleusis. Ceux qui en ont parlé à mots couverts disent que leur enseignement se référait à la courbe ascendante que fait la destinée de l'homme et, dans sa forme pratique, à la magie naturelle, aux vertus de tous les êtres, vertus exprimées par les nombres et qui se développaient par la musique et la danse, arts numériques aussi. Pour les profanes, ils étaient les dieux souterrains gardiens des trésors; mais, pour ceux qui savaient, ils étaient les gardiens de la caverne initiatique, de cet *Anthe des Nymphes* où se développe la théurgie, c'est-à-dire la connaissance des forces profondes et rythmiques grâce à quoi vivent et s'accroissent les forces naturelles et, donc, l'art de produire des actes supra-naturels par cette connaissance des lois secrètes de la Nature. On arriverait au même but avec la con-



naissance actuelle des longueurs d'ondes et de leurs réactions sur les maladies et sur leurs remèdes et sur maints autres effets naturels.

Ce qui attire également notre attention sur le culte des Cabires, c'est que leurs initiations, actives dans les îles grecques et surtout dans celles qui sont d'origine volcanique, avaient un centre fort puissant dans l'île de Samos, patrie de Pythagore. Certes, je ne veux pas dire que Pythagore ait dû ses conceptions à cette initiation exclusivement, mais s'il vécut 20 ans dans le Liban, 20 ans en Egypte et s'il apprit maintes choses au cours de sa déportation à Babylone, sa mère était de Samos, centre des initiations féminines sous le signe de Héra et le rôle important qu'il donne aux Nombres dans son enseignement tient peut-être en partie à son lieu d'origine.

Comme tout le monde, Pythagore fait de l'Unité le symbole divin, car l'Unité en elle-même nous est difficile à comprendre. L'être, quel qu'il soit, qui ne peut être additionné ni divisé, qui est Un dans son essence, échappe à notre entendement. Un tel être ne connaît nulle entrave à son action, nulle influence dans son vouloir. Il est et ne peut cesser d'être; nous pouvons imaginer la mort du Soleil, bien que ce soit à grande peine, mais nous ne pouvons imaginer que rien puisse entamer l'Unité primitive qui, de ce fait, est éternelle.

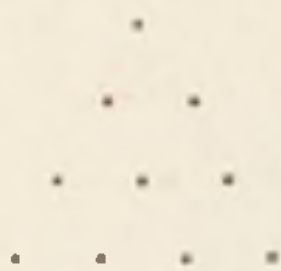
Le binaire se présente sous un aspect beaucoup plus divers. Il est l'opposition, le complémentarisme, la nuit qui fait ressortir ce jour, le repos de cet Acte pur. Les esprits simplistes ont voulu voir le mal dans cette dualité. Cela n'est pas possible. Pour admettre cette théorie, il faudrait imaginer le bien et le mal égaux et coéternels, ce qui répugne au simple bon sens. Si le mal n'était pas un manque, il serait un autre bien et cesserait d'être le mal. Il y aurait combat au sein même de l'être. Non; le bien n'a pas plus d'existence que l'ombre; l'un et l'autre n'existent que par interposition momentanée à un rayonnement supérieur; mais le bien et la lumière ne peuvent ne pas vaincre. Deux est la forme passive de cette activité, son complément intérieur. Si une création s'est faite, il a fallu un fécondateur et un fécondé. Celui-ci, celle-ci plutôt, est sorti de l'Etre lui-même. C'est ce qu'exprime l'hymne orphique disant: « Zeus est l'époux divin et la vierge parfaite ». Aussi voyons-nous Zeus enfanter de lui-même Pallas Athéné, la pensée divine, « après s'être replié sur lui-même et avoir respiré profondément », après avoir formé volontairement en lui-même l'organe et le lieu de sa gestation.



Ce qui a donné l'idée du « binaire impur », c'est justement la conception manichéenne et parfaitement inexacte de l'égalité du Bien et du Mal. Elle n'existe dans aucune religion valable. On a voulu s'appuyer sur le culte d'Ormuzd, sans cesse opposé à Ahrimane, mais il ressort du Zend Avesta que la victoire d'Ormuzd est inévitable quand les temps de lutte seront accomplis. Dans la Kabbale, qui semble avoir été connue de Pythagore, deux est le nombre du féminin supérieur qui est la Sagesse quant aux choses de l'esprit et la mère de miséricorde quant à son rôle à notre égard. Ce merveilleux pouvoir nous est à peu près aussi inconnaissable que l'Unité. C'est l'Isis céleste et naturelle; nul n'a pu soulever son voile.

Si nous voulons ramener à nos conceptions personnelles ces données supérieures, nous verrons dans 1 et dans 2, le Père et la Mère dont 3 sera le produit, le Fils, la réalisation perceptible sinon visible. C'est pourquoi la Kabbale en fait l'Intelligence, mais une forme si transcendante de l'Intelligence qu'elle n'est perceptible qu'aux esprits les plus élevés et surpasse l'humanité. Trois cependant nous permet de décrire la première figure fermée, ce triangle existant par soi-même et dont la disposition signifie tant de choses. Tout nous vient de l'Un en passant par trois. Aussi toutes les religions nous montrent-elles un seul dieu en trois personnes que nous avons trop matériellement identifiées avec le Passé, le Présent et l'Avenir comme si, en Dieu, on pouvait déceler autre chose qu'un éternel Présent.

C'est avec le nombre 4 que nous entrons dans les réalités accessibles à notre entendement. Pythagore fait de la Tétraktyls le nombre de l'harmonie pure, du rythme parfait des sirènes. Il l'écrit ainsi:



montrant par ce dispositif que l'unité le forme par simple projection et que, configuré de la sorte, donne  $1+2+3+4=10$ . Or, 10 est le plus parfait des nombres possibles et, si on veut l'écrire comme nous faisons par 1 et 0, 1 sera le point et 0 le cercle ce qui, réuni, nous donne le symbole du Soleil.

4 se présentera donc à nous comme le signe de l'Ordre, de la loi, de cet agencement supérieur que symbolise Jupiter. Il



n'est point de loi valable si une sanction ne l'appuie. C'est pourquoi 4 sera de même le symbole de la Justice, mais cette Justice n'est point inclémente. Elle est seulement l'ordre qui ne veut pas être transgressé parce que, de lui, dépend la vie de toute chose au monde. C'est pourquoi nous voyons, aux fêtes du couronnement pharaonique, l'érection de la colonne Zed, représentant l'enfilade de quatre colonnes carrées. Ces colonnes représentent les appuis du trône et lui assurent une durée de beaucoup d'années de fêtes Sed, c'est-à-dire distantes en moyenne de trente ans et qui permettent au Pharaon de renouveler sa vitalité en même temps que sa puissance sociale par la communion avec ses dieux.

(à suivre)

Anne OSMONT

---

### **Pensées à méditer :**

- - Ne dis jamais d'injures à personne; les adversaires te répondraient de même et douloureux serait cet échange d'injures. Si tu es devenu insensible comme une trompette brisée, tu as atteint la délivrance et la sagesse et les altercations n'existent plus pour toi. Le sage s'abstient de toute parole calomnieuse; il ne la répète pas pour brouiller celui-ci avec celui-là. Il réconcilie ceux qui sont divisés, il resserre les liens de ceux qui sont unis. La concorde fait sa joie. Les paroles qui peuvent amener la concorde, il les dit.

*Le Bouddha.*

— Si l'on dit du mal de toi et qu'il soit véritable, corrige-toi; si ce sont des mensonges, ris-en.

ÉPICTÈTE

---



## INFORMATIONS EUDIAQUES

---

### Pour la création de l'*Eudianum*

En Août, nous sont parvenus les dons suivants:

M. A. C. (74<sup>e</sup> versement), 100 fr. — Mlle D. (3<sup>e</sup> versement), 10 fr. — Mme Chauvin Lydie (17<sup>e</sup> versement), 110 fr. — M. A. C. (75<sup>e</sup> versement), 170 fr. — M. Beaumont Verdure (11<sup>e</sup> versement), 6 fr. 10. — Pour la création de l'*Eudianum*, 10 fr. — M. A. C. (76<sup>e</sup> versement), 50 fr. — M. Godin Joseph (7<sup>e</sup> versement), 50 fr. — M. Lê Van Hô, 20 fr. — M. A. C. (77<sup>e</sup> versement), 50 fr. — M. A. (72<sup>e</sup> versement), 10 fr. — Mme Valès Léonie (6<sup>e</sup> versement), 5 fr. — Mme Serpoux Emilie (13<sup>e</sup> versement), 200 fr. — Mme Veuve Gravey (48<sup>e</sup> versement), 15 fr. — Mme Dubois Renée, 20 fr. — Mlle Barate Louise (14<sup>e</sup> versement), 50 fr. — M. Baleyte H. (6<sup>e</sup> versement), 15 fr. — Mme Cadiot Madeleine (4<sup>e</sup> versement), 20 fr. — M. Fonfraid Adrien (4<sup>e</sup> versement), 5 fr. — M. Fonfraid Ernest (3<sup>e</sup> versement), 5 fr. — M. G., 15 fr. — Une âme heureuse d'avoir souffert (44<sup>e</sup> versement), 10 fr. — Mme Mandoli Désirée, 20 fr. — Mme Esponda Jeanne (2<sup>e</sup> versement), 20 fr. — Mme Rougetet Raoul (2<sup>e</sup> versement), 20 fr. — Mme Hornez Berthe, 20 fr. — Mme Guérini Marie (23<sup>e</sup> versement), 500 fr. — Mme Lebret, 20 fr. — Mme Laudrel Rosa (17<sup>e</sup> versement), 30 fr. — Mlle Demeillers Louise (4<sup>e</sup> versement), 10 fr. — M. Deleuil Philippe (45<sup>e</sup> versement), 10 fr. — M. Nantermoz Claudius, 15 fr. — M. Colombel Alfred (5<sup>e</sup> versement), 20 fr. — M. A. (73<sup>e</sup> versement), 10 fr. — M. Naveau Emile (12<sup>e</sup> versement), 20 fr. — Mlle Ledreux Madeleine (34<sup>e</sup> versement), 25 fr. — Mlle Chaussidière Marguerite (39<sup>e</sup> versement), 10 fr. — M. Boucaut René (14<sup>e</sup> versement), 4 fr. — Mlle Fayet Marie (4<sup>e</sup> versement), 50 fr. — M. Harlem, 58 fr. 80. — M. Pégot Paul (12<sup>e</sup> versement), 70 fr. — Mme Rigoulot Louis (57<sup>e</sup> versement), 20 fr. — M. et Mme Heyberger (22<sup>e</sup> versement), 20 fr. — M. Normand Louis (19<sup>e</sup> versement), 50 fr. — M. Poupault Fernand (12<sup>e</sup> versement), 10 fr. — M. Peuvrier Raymond (12<sup>e</sup> versement), 10 fr. — M. Ruhemann Paul, 20 fr. — Mme Palazzoli Paulette, 20 fr.



— M. Hangot, 20 fr. — Mme Veuve Gravey (49<sup>e</sup> versement), 10 fr.—  
 Mme Hugues Marie (3<sup>e</sup> versement), 25 fr. — M. Benoit, 15 fr. — Mme  
 Rancon (12<sup>e</sup> versement), 5 fr. 35. — Mlle Pélissier Maria (5<sup>e</sup> verse-  
 ment), 10 fr. — Mme Célestin Pierre, 20 fr. — Mlle L. B. (36<sup>e</sup> verse-  
 ment), 10 fr. — Soit 2.144 35

Listes précédentes: 267.286 65

Total au 31 Août 269.431 00

Souscription pour achat de livres destinés à la Bibliothèque de  
*l'Eudianum*:

— Mlle Barate Louise, 10 fr.

Que nos généreux donateurs soient assurés de notre très vive  
 gratitude.

### Enseignement eudiaque

La saison des Cours et Conférences 1933-1934 reprendra le Mardi  
 24 Octobre pour se poursuivre, comme les années précédentes, jus-  
 qu'à fin Mai.

Voici le programme des réunions d'Octobre et de Novembre.

24 Octobre. — Ouverture des Cours des *Ecoles pratiques de magné-  
 tisme et de massage*. Leçon inaugurale par M. Henri Durville:  
*Le serment d'Hippocrate*.

29 Octobre. — M. Henri Durville: *Anatomie*.

31 Octobre. — M. Henri Durville: *Lois et procédés du magnétisme*.

2 Novembre. — M. Henri Durville: *Anatomie*.

3 Novembre. — M. Henri Durville: *Les pouvoirs psychiques*. Pou-  
 voir magnétique, pouvoir mental, pouvoir spirituel.

7 Novembre. — M. Henri Durville: *Lois et procédés du magnétisme*.

9 Novembre. — Réunion de la *Société Psychique Internationale*.  
 Communications diverses.

10 Novembre. — M. Henri Durville: *Anatomie*.

14 Novembre. — M. Henri Durville: *Lois et procédés du magnétisme*.



16 Novembre. — Mme Anne Osmont: *Les sacrements*: I. Le baptême.

17 Novembre. — M. Henri Durville: *Anatomie*.

21 Novembre. — M. Henri Durville: *Lois et procédés du magnétisme*.

23 Novembre. —

24 Novembre. — M. Henri Durville: *Anatomie*.

28 Novembre. — M. Henri Durville: *Lois et procédés du magnétisme*.

Ainsi qu'il est dit par ailleurs, la conférence du vendredi 3 Novembre, ouverte à tous, aura lieu à 21 heures, dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton (métro: Danton ou Place St Michel). Prix d'entrée: 5 francs (ce droit est réduit à 3 fr. pour les membres de la *Société Psychique Internationale* et ceux de l'*Ordre eudique*, sur présentation de leur carte). Places numérotées, orchestre premiers rangs de face: 1 fr. de supplément; ces places peuvent être prises d'avance au même prix en s'adressant à nos bureaux ou à la Fondation Henri Durville à Neuilly sur Seine.

Les autres réunions auront lieu, comme l'année précédente, salle Aerts, 2 bis rue Laferrière, Paris, 9<sup>e</sup> (au rez de chaussée, dans la cour, à droite), à 21 heures précises (métro: place Saint Georges). Les conférences des jeudis 16 et 23 Novembre sont ouvertes à tous (il est perçu un droit d'entrée de 1 fr. par personne). Les autres réunions faisant partie du programme des *Ecoles pratiques de magnétisme et de massage* ne sont pas publiques; ceux qui désirent assister à l'une d'elles doivent demander une carte d'invitation (gratuite) en s'adressant à nos bureaux (joindre un timbre pour la réponse).

---

### Conférences de M. Henri Durville

Pour répondre au désir, maintes fois exprimé par nos adeptes, M. Henri Durville, malgré un labeur considérable, va reprendre, à Paris, incessamment, ses grandes conférences publiques. Notre directeur donnera donc une conférence chaque mois — le 1<sup>er</sup> vendredi — de Novembre à Mai inclus, c'est-à-dire aux dates suivantes: 3 Novembre.— 1<sup>er</sup> Décembre.— 5 Janvier.— 2 Février.— 2 Mars.— 6 Avril. — 4 Mai. Chaque conférence sera accompagnée de projections lumineuses. Elle aura lieu dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes, 8, rue Danton, Paris, 6<sup>e</sup> (métro: Saint Michel ou Odéon).



Voici le programme de la première conférence, celle du 3 Novembre:

### **Les Pouvoirs psychiques**

*Pouvoir magnétique. Pouvoir mental. Pouvoir spirituel.*

Prix d'entrée: 5 francs (ce droit est réduit à 3 fr. pour les membres de la *Société Psychique Internationale* et ceux de l'*Ordre eudiaque*). Places numérotées, orchestre, premiers rangs de face: 1 fr. de supplément; ces places peuvent être prises d'avance au même prix en s'adressant à notre maison d'édition, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6<sup>e</sup> ou à la Fondation Henri Durville, 64, rue Charles Laffitte à Neuilly sur Seine (ajouter le coût de l'affranchissement si les places sont demandées par lettre). Les prix indiqués ci-dessus comprennent la taxe des pauvres.

---

### **Réunion de l'Ordre eudiaque**

La prochaine réunion de l'*Ordre eudiaque* aura lieu le Dimanche 8 Octobre à la Fondation Henri Durville.

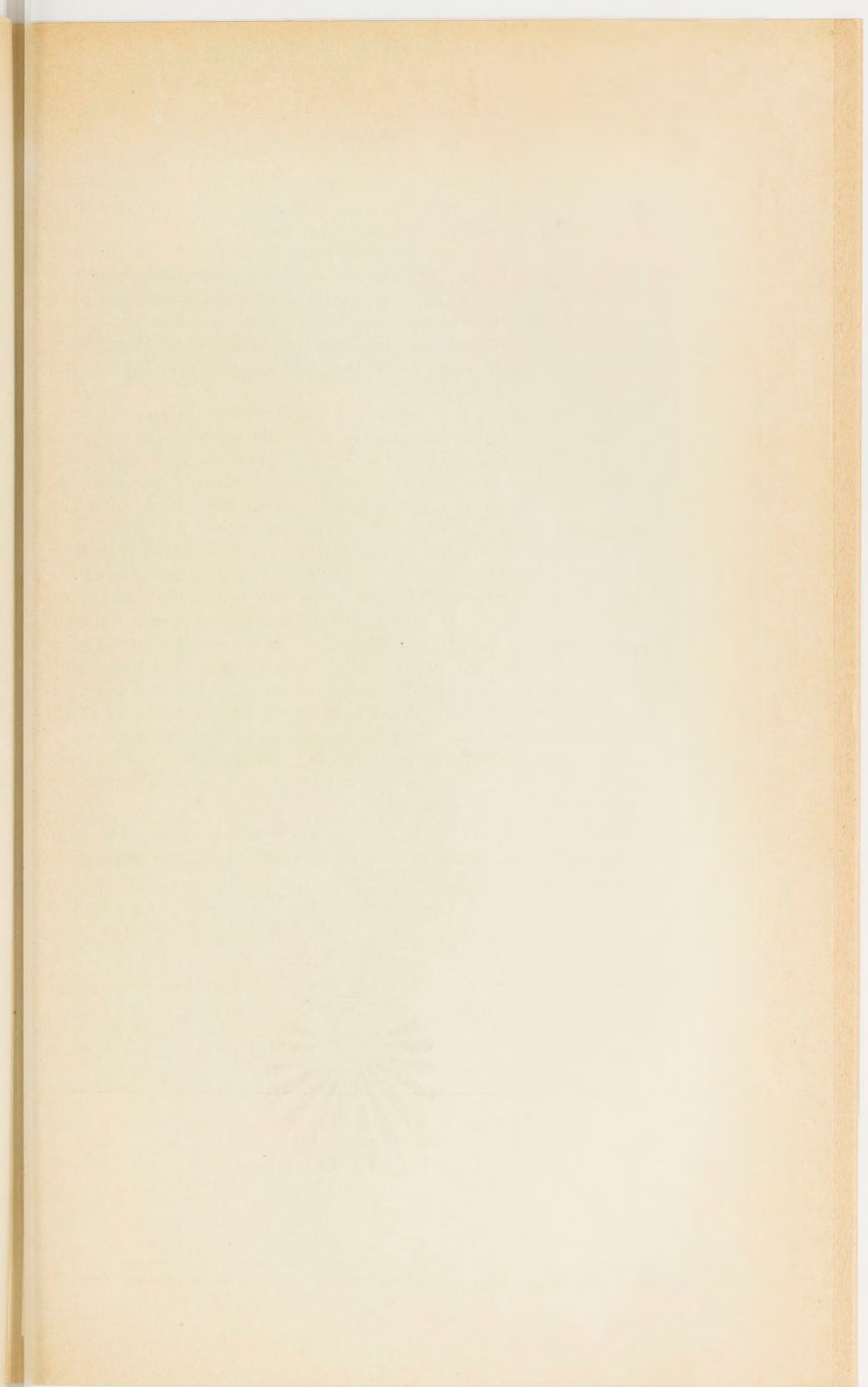
A 2 heures: réunion du Conseil d'administration. Examen des nouvelles demandes d'admission. Communications diverses intéressant l'Ordre.

A 2 heures et demie: soutenance de thèse pour l'accès au 1<sup>er</sup> grade majeur.

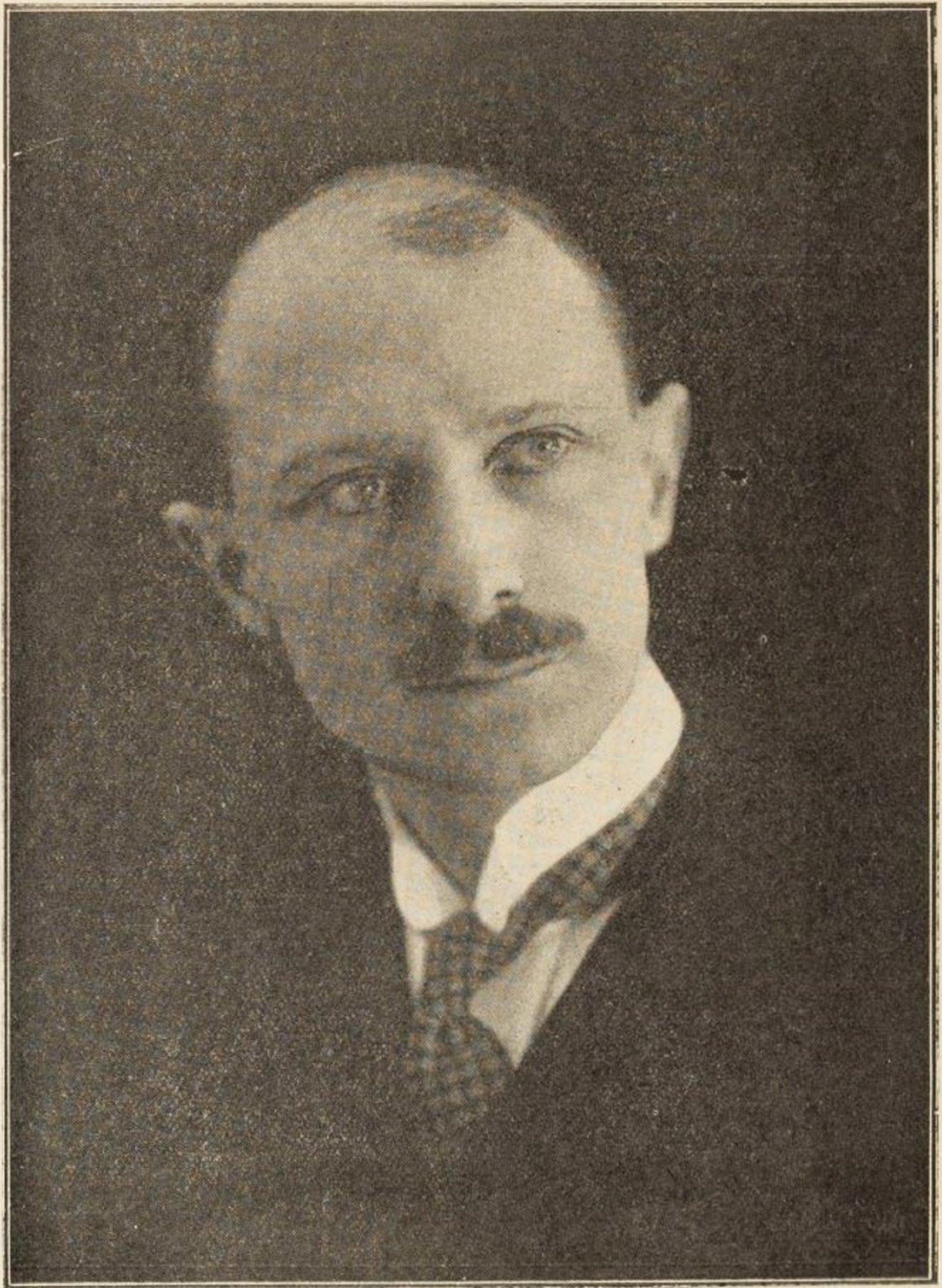
A 3 heures et demie: session d'examens donnant accès aux 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> grades mineurs.

---









Studio V. Henry

**Henri DURVILLE**